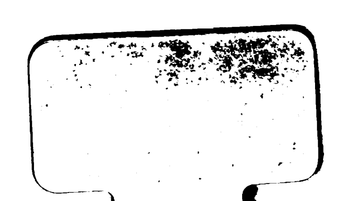



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



L'AMOUR DÉVOILÉ,

OU

LE SISTÊME DES SIMPATHISTES.

L'AMOUR DÉVOILÉ,

OU

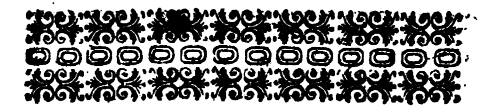
LE SYSTÊME DES SIMPATHISTES.

Où l'on explique l'origine de l'Amour, des Inclinations, des Simpathies, des Aversions, des Antipathies, &c.

Ex Libris augustini

Mathieu Porteugès.

M. DCC. XLIX.



PRÉFACE.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore.

Horat. art Poet.

VOIR ce qui ſe paſſe dans la nature, & ſe contenter de le voir, ſans deſirer d'en connoître les cauſes : c'eſt, ſans doute, être plus philoſophe qu'on ne penſeroit bien. Il n'eſt pas donné à tous les hommes d'être ſi peu curieux. S'il en eſt quelques-uns de cette heureuſe conformation, il en eſt beaucoup d'autres qui veulent approfondir

ſes choſes. Peu contens de jouir nuement des biens qui leur ſont offerts ; ceux-ci ne les goûteroient qu'à moitié, s'ils ne connoiſſoient pas les reſſorts que la nature met en œuvre pour les tranſmettre juſqu'à eux. C'eſt pour ces derniers que j'ai compoſé ce petit Ouvrage.

Entre tous les effets de la Sympathie, l'Amour ou l'invincible penchant que les deux Sexes ont l'un pour l'autre, peut être aſſurément regardé comme le chef-d'œuvre de la Nature. C'eſt cette aveugle impreſſion, cet inſtinct, ce *je ne ſçai quoi*, comme l'appellent les Italiens pour ſe tirer plus vîte d'affaire, dont nous entreprenons d'expliquer les cauſes.

Le plan de cet ouvrage eſt

ſimple. Comme il n'eſt guéres de Syſtême, qu'on puiſſe appuyer aujourd'hui ſur d'autre fondement que ſur les ruines de quelqu'autre Syſtême, nous commençons par examiner celui de Platon ſur l'Amour, que quelques Ecrivains Modernes ont tâché de faire revivre, & nous le réfutons. Nous paſſons enſuite aux opinions ou aux principes ſi différens d'Ariſtote & de Deſcartes, & après les avoir mis dans le plus grand jour, nous en démontrons l'abſurdité.

Enfin comme on ne détruit que pour bâtir, tous ces Syſtêmes ſur l'Amour bien diſcutés & renverſés, la place vuide nous commençons à poſer les fondemens du nôtre, & on verra qu'il a pour baſe la matiere Sympa-

thique qui s'exhale des corps, ou la matiere transpirante qui est la même chose.

Il est des nœuds secrets, il est des Sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre & se laissent piquer,
Par ces *je ne sçai quoi* qu'on ne peut expliquer.

Voiture.

L'AMOUR DÉVOILÉ, OU LE SYSTÊME DES SIMPATISTES.

CHAPITRE PREMIER.

Différens sentimens sur l'origine de l'Amour.

JE ne m'arrêterai point ici à faire de vains efforts pour définir clairement l'Amour. Ceux qui ont aimé le connoissent bien ; & l'on ne peut en

donner aucune idée à ceux qui n'ont pas aimé. L'Amour ne se définit point, il se sent : ces mouvemens vifs, ces impressions touchantes, ces tendres émotions, tout cela ne sçauroit s'exprimer. Ce n'est pas que je ne pusse dire comme bien des Philosophes que, *l'Amour est un mouvement de l'ame, qui nous porte à nous unir à un objet qui nous paroît agréable.* Mais qu'est-ce que cette froide définition, en comparaison de ce qui se passe dans nous quand l'Amour nous domine ? Encore une fois l'Amour se sent, & ne se définit point. D'ailleurs mon dessein n'est pas d'en faire la peinture, mais d'en rechercher l'origine. On connoît assez cette passion, mais on ignore quelle est la cause qui la produit.

Si jusqu'à présent on n'a pas en-

core découvert la vraie source de ce qu'on appelle Amour, Inclination, Simpatie ; ce n'est pas qu'on n'ait fait de grands efforts pour y parvenir. Il a toujours été, & il sera toujours de ces Amans peu curieux, qui ne s'embarrassent guere de sçavoir quelle cause fait naître l'Amour dans le cœur d'une Belle, pourvû qu'ils en soient aimés : & ceux-là ne sont peut-être pas les moins raisonnables. Mais aussi il a toujours été de ces Amans méditatifs, avides de sçavoir, (ce sont les Philosophes) qui n'ont pas plutôt ressenti les atteintes de cette passion, qu'ils se sont interrogés eux-mêmes. *Quel est ce feu qui échauffe mon ame*, (ont-ils dit) *quelle est sa nature, quel est son orgine?* Et aussitôt ils se sont mis à faire l'analyse de ce feu, à examiner sa nature, à

déterminer ſon origine. Ils en ont parlé dans l'antiquité, ils en ont parlé dans les ſiécles derniers, ils en parlent encore aujourd'hui. Et comme un Philoſophe, ſuivant les régles, ne doit pas penſer comme un autre Philoſophe; chacun d'eux en a parlé à ſa façon; chacun s'eſt fait ſon ſyſtême; chacun s'eſt trompé à ſa maniere.

On n'en finiroit jamais, ſi l'on entroit dans le détail. Ainſi je me contenterai, avant que d'en venir aux Simpatiſtes, de faire mention en peu de mots des ſentimens de ceux qui ont fait le plus de bruit. Je parlerai des Platoniciens, de la vénérable Ecole des Peripateticiens, & du très-Syſtêmatique Deſcartes.

CHAPITRE II.

Sentiment des Platoniciens.

IL eſt des perſonnes d'un heureux génie, qui ſaiſiſſent les choſes avec tant de facilité, & font des raiſonnemens ſi ſolides ſur les queſtions les plus abſtraites & les plus nouvelles, qu'il ſemble qu'elles ne font que ſe rappeller la mémoire de ce qu'elles conçoivent. Ces ſortes de gens tromperent Platon. Il prit ce dévelopement de leur conception, cette facilité de leur entendement, pour une ſimple reminiſcence, & crut que réellement ils avoient ſçu autrefois ce qu'ils concevoient ſi aiſément.

Dans cette idée il s'imagina que l'ame d'elle-même est pourvûe de toutes sortes de belles connoissances qui lui sont infuses ; mais dont elle perd la mémoire dès l'instant qu'elle s'unit au corps. Elle demeure engourdie & affaissée sous cette masse, & tout ce qu'elle a sçu est entiérement absorbé dans la matiere. Mais à mesure que les organes se dégagent & que les sens s'épurent, elle se rappelle peu à peu une partie de ce qu'elle a connu, & se ressouvient de ce qu'elle a sçu.

Ainsi, selon Platon, nous n'apprenons presque rien de nouveau ; nous ne faisons que nous le retracer. Si nous sommes des ignorans, c'est que nous ne nous ressouvenons de rien. J'ai été aussi sçavant qu'aucun homme du mon-

de ; mais malheureusement mon Esprit a affaire à un méchant corps mal organisé, qui ne lui permet pas de se rappeller ses anciennes idées.

Entre toutes ces connoissances infuses dans notre ame, il se trouve l'image du beau. Par exemple, l'image d'un bel homme se trouve infuse dans l'ame d'une femme, & l'image d'une belle femme est infuse dans l'ame d'un homme.

Les Platoniciens ne balancent point à charger l'ame de ces sortes d'images. Cela ne gâte point leur systême : & quand une fois on a pris le parti d'infuser, une infusion de plus ou de moins, n'est pas une affaire. On a d'ailleurs de fortes raisons pour ne pas rejetter celle-ci. Elle est d'un merveilleux secours, pour expliquer l'origine de l'Amour.

Voici comme l'Amour naît dans nos cœurs.

Une personne s'offre à mes yeux ; son image passant par l'organe de la vûe, va se présenter à l'ame. L'ame la considere, l'examine, & la compare à celle qu'elle a reçue de Dieu, par la grace de l'infusion. Si cette image extérieure se trouve semblable à l'intérieure, à l'infuse ; l'ame l'aime à l'instant, & cette ressemblance est la cause occulte de l'Amour. Mais si l'image extérieure est différente de l'intérieure, ce défaut de rapport, cette dissonance blesse l'ame, & produit la haine ou l'aversion.

On annonce une Belle dans un Cercle. Elle est sur le point d'arriver, elle n'est qu'à deux pas delà. Chacun des assistans dirige son intention, chacun se représente

vivement l'image du beau que son Créateur lui a donnée. La Belle paroît ; on la considere ; on la compare. Elle reste quelque tems dans la Compagnie, prend congé, & part, ayant plû aux uns, déplû aux autres, & n'ayant fait aucune impression sur beaucoup. Pourquoi cela ? Le voici. Son image s'est trouvée conforme chez quelques-uns, à ce portrait qui est attaché à l'ame, & elle leur a plû : cette même image s'est trouvée différente chez les autres, & elle leur a déplû. Si le reste de la Compagnie est indifférent pour elle, c'est que la ressemblance des images n'est point assez grande pour produire l'inclination, & la différence est trop petite pour produire l'aversion.

Tel est le sentiment de sa plu-

part des Platoniciens. Il tombe de lui-même ; & il ne me reste plus sur ce sujet, qu'à vous communiquer la Lettre suivante. Elle a été écrite par un Sectateur de Platon.

A MONSIEUR DE **

PHILOSOPHE TRÈS-PLATONICIEN.

Voilà ce que c'est, Monsieur, que d'être Sçavant. On est connu, ensuite consulté, & enfin importuné. Vous trouvez dans moi un Platonicien très-zélé. Je pâlis régulierement huit heures par jour sur les Livres de notre Secte. Depuis dix ans je cherche dans Platon une sagesse que je n'y ai pas encore trouvée : & mes Amis me disent qu'il y a fort à craindre que je ne devienne fou, à force de vouloir être sage.

Malheureusement on me connoît pour ce que je suis, & quand j'égaye ma Philosophie dans quelque Cercle, on ne manque jamais de me jetter sur quelque sentiment de Platon. Aussi-tôt je l'adopte, je l'éclaircis, je l'interprête ; après cela je le soutiens avec fermeté, & l'on peut dire que j'ai toujours été le Spadassin de Platon. Partout on m'attaque, partout je me défend, & presque toujours on s'imagine que je suis vaincu ; on crie victoire, on invective, on rit, & les rieurs sont rarement de mon côté. Le personnage fatiguant que celui d'un Philosophe qui est obligé de représenter parmi le vulgaire profane ! . . . . . .

L'autre jour on parloit d'Amour ; on m'en demanda mon sentiment, & je dis celui de Platon. Je fis

mention des Ames aîlées montées sur des Chariots traînés par deux Chevaux, dont l'un est extrêmement fougueux & indocile. Je leur parlai du beau que ces Ames, ainsi équipées, vont contempler dans le Ciel, du renversement des Chariots causé par la fougue du Cheval indomptable; des aîles fracassées, de la chûte des Ames sur la terre, des corps animés par elles, des beaux objets qu'elles apperçoivent, des aîles qui commencent alors à leur revenir, & des efforts qu'elles font pour s'envoler vers ces objets. Vous voyez, MONSIEUR, que je leur parlois-là du plus fin de la Philosophie mistérieuse des Platoniciens. Mais (l'auriez-vous jamais cru) ceux à qui j'en parlois prirent toutes ces belles choses pour un pur galimatias. Je vis bientôt que leurs

yeux étoient trop foibles pour percer ces respéctables ténébres ; & me raprochant de la portée de leur esprit, je leur expliquai le systême des images infuses; je fis voir clairement que la conformité qui se trouve entre les images intellectuelles & corporelles, produit l'inclination, l'amour, la simpatie.

On ne m'en crut pas sur ma parole, il s'éleva contre moi un nombre infini de difficultés.

Si cela est, disoient les uns, il y a bien à craindre que nous ne devenions amoureux d'une belle fleur, d'une belle plante, d'un bel arbre, &c. Car comme nous naissons avec l'image d'une belle femme, nous naissons aussi avec l'image d'une belle fleur, d'une belle plante, d'un bel arbre, &c. Quand nous jugeons qu'une tulipe est belle, c'est que son

image qui par le canal des sens vient se communiquer à l'ame, se trouve conforme à celle que nous avons comme peinte dans l'imagination; & cette conformité produit l'amour.

Chacun a ses images, disoient les autres, un enfant a les siennes; mais ce sont autant de meubles fort inutiles chez lui, au moins quant à l'Amour, car il n'en sçauroit être susceptible. Un enfant est incapable d'aimer. Comment ajuster cela avec le sentiment des Platoniciens.

Il y avoit là une jeune Dame qui prit la parole. Ne peut-on, dit-elle, aimer à la fois deux personnes, & deux personnes d'une figure fort différente? Si on le peut, comment ces deux personnes si différentes entr'elles, peuvent-elles ressembler à l'image infuse de celui qui les aime?

Ce raiſonnement étoit fort, il ſortoit d'une belle bouche; jugez, Monſieur, quel effet il devoit avoir. Qu'on puiſſe aimer (reprit, en m'adreſſant la parole, un grand homme ſec qui me porta le plus rude coup) qu'on puiſſe aimer pluſieurs perſonnes d'une figure fort différente, vous n'en douterez pas quand vous ferez réflexion aux Amours de Platon même. Vous ſçavez mieux que moi, qu'au milieu de ſa petite Cour brillante, parmi les beautés qu'il aimoit & dont il étoit aimé, Platon, le divin Platon devint éperduement amoureux d'une vieille édentée, qui ne méritoit aſſurement point l'attention d'un auſſi grand homme.

Quand j'entendis parler de l'Amante décrepite de Platon; j'oubliai toutes les autres difficultés; ce

dernier coup m'étourdit; & je pâlis de crainte, en voyant le moment où notre divin Maître alloit tomber dans le mépris. Les rieurs ne tarissent jamais sur cet article. Moi-même, tout plein de vénération que je suis pour ce Philosophe; j'ai bien de la peine à lui pardonner ce penchant. Ce n'est pas que je trouve mauvais qu'un Philosophe soit sensible. La Philosophie n'en est pas moins sublime, pour être tendre & amoureuse. Platon en cela ne tenoit que de son Maître Socrate; que j'honorerai toute ma vie pour avoir été le Précepteur de notre Chef, & sur tout pour avoir montré une patience au-dessus de l'humaine dans une circonstance bien chatouilleuse; c'est-à-dire, dans le tems que sa femme outrageoit son front sans égard pour la Philosophie.

Socrate, nous dit-on, se voiloit le visage quand il parloit d'Amour. Mais c'étoit quand il en parloit avec Platon. Ailleurs il en agissoit plus uniment ; & l'on sçait d'assez bonne part que si d'un côté la femme donnoit dans la galanterie, le mari de l'autre n'y donnoit pas moins. Après cela je crois qu'on ne s'étonnera plus que le ménage du divin Socrate ne fût pas le plus tranquille du monde. Aristote même (autre homme tout divin, mais d'une divinité bourrue & hérissée, qu'on ne sçavoit, & qu'on ne sçait encore aujourd'hui par où prendre) Aristote tout dur qu'il étoit, s'atendrissoit merveilleusement quand il étoit en présence de la belle Pytis. Que Platon comme les autres ait été sensible, je n'ai garde d'y trouver à redire : mais que ne s'en tenoit-il à

quelqu'aimable personne, où alloit-il placer son cœur ? Où alla-t-il déterrer cette Maîtresse antique pour qui il soupira ? Où alloit-il prendre que *les Amours & les Graces voltigeoient dans ses rides*. Etoit-ce sur cette bouche flêtrie qu'il cueilloit ces baisers délicieux dont il fait une peinture si vive, quand il dit que *son ame s'envoloit sur le bord de ses lévres, pour mieux en savourer les plaisirs* ? Ah ! Monsieur, quand j'y pense..... Mais laissons cela. Si je continuois à vous en parler, je serois en danger de sortir du respect que je dois à notre divin Maitre. Revenons à nos images.

Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas dans de petits embarras sur ce sujet. La Conversation dont je viens de vous parler, me donna lieu de revoir Platon & ses Disci-

ples sur l'amour. Je vis que ceux qui paroissent en parler le plus solidement, en reviennent à certaines idées du beau attachées à l'ame ; cela revient assez aux images infuses ; & je vous avoue que toutes ces infusions ont un air de Fable que j'ai peine à digerer. Pourquoi d'ailleurs ne pouvoir perdre de vue le beau ? d'où vient cette fureur d'y vouloir toujours ramener l'amour ? Quel si grand rapport trouve-t-on entre ces deux choses ? N'y auroit-il que le beau qui fût capable de se faire aimer ? Platon même est une preuve du contraire. Entre nous, Platon n'étoit pas le plus bel homme de son siecle ; avec sa taille racourcie, son corps ramassé, & ses épaules quarrées, il aima pourtant, & il fut aimé.

Je finis en vous priant de vouloir

bien m'éclaircir dans mes doutes, & m'affermir dans ma doctrine. Je ſuis l'homme du monde qui cherche avec le plus de bonne foi à ſe perſuader; & je voudrois de tout mon cœur que les Platoniciens puſſent avoir raiſon en tout. Je ſuis de Platon, de ſes Diſciples, & de vous en particulier.

Monſieur,

Le très-humble, &c.

CHAPITRE III.

Sentimens des Péripatéticiens.

ARISTOTE le vénérable pere des Péripatéticiens, étoit le plus grand Philosophe & le plus grand brouillon de son tems. Il vouloit absolument parler de tout; & quand il traitoit de ce qu'il n'entendoit pas, il avoit la prudence d'en parler en termes si obscurs, qu'il se rendoit inintelligible. Sa réputation étoit faite : on adoroit jusqu'à son obscurité.

Il ne connoissoit pas l'origine de l'Amour; il voulut pourtant faire semblant de la connoître, il en parla; mais il n'en parla pas assez obscurement. Malheureusement

pour lui on a deviné ce qu'il vouloit dire.

Il dit que la nature nous porte à aimer le beau. Voilà son principe : & pour obvier à toute difficulté, il ajoute qu'il y a deux sortes de Natures. L'une est *spécifique* (on à compris que c'est celle qui inspire tous les hommes en général) ; l'autre, *individue* (c'est apparemment celle qui inspire chacun de nous en particulier). Par le penchant que nous donne la premiere, nous aimons le beau en général ; & par le penchant que nous donne la seconde, nous aimons tel & tel beau en particulier.

Je demande à Aristote pourquoi j'aime *Cloé* plus que toute autre Belle ; & Aristote me répond que c'est ma nature particuliére, ma nature individue qui me porte à

cela. Vous êtes admirable Aristote ! hé ! vous demande-je autre chose, sinon pourquoi la Nature me porte à aimer Cloé ? Je demande à un Médecin pourquoi je dors les yeux ouverts ; & il me répond que cela arrive, parce que je ne les ferme pas. Ne dois-je pas être fort satisfait d'une pareille réponse ?

Quelqu'autre entendra peut-être finesse à l'espece & à l'individu d'Aristote ; pour moi j'avoue que je ne puis me contenter de ces rêveries philosophiques.

J'aimerois autant en croire les Poëtes, & prendre l'Amour pour un Dieu. Je le mettrois tout nud, je lui donnerois un Bandeau, je le fournirois de carquois, de fléches, de flambeaux, je lui attacherois deux aîles, & l'enverrois en cet équipage mettre le feu à toute la

terre. Enfin je ferois comme les autres, je le traiterois comme il me traiteroit ; & je l'appellerois le plus grand ou le plus petit des Dieux, à proportion des bons ou des mauvais services que j'en recevrois.

Peut-être même donnerois-je dans la folie de Mytologistes, & peut-être ne réussirois-je pas mal à déterrer des Mystéres, dans ces vénérables bagatelles. Je dirois, par exemple, que l'Amour n'est demeuré nû, comme on nous le représente encore aujourd'hui, que parce qu'on n'a jamais pu déterminer de quelle condition l'habit lui conviendroit le mieux ; vû les conquêtes étonnantes qu'il fait dans toutes sortes d'états. Car l'Amour se glisse partout, & sous le Voile, & sous le Froc, & sous le petit Manteau.

Au moins cela vaudroit bien la réflexion de je ne sçai quel Mytologiste, qui vous dit froidement qu'on ne représente l'Amour nû, que parce que ceux qui vont à sa suite s'appauvrissent, & deviennent nûs comme leur Chef.

CHAPITRE IV.

Sentiment de Descartes.

DESCARTES s'est toujours annoncé comme un homme qui n'admettoit que des vérités, & des vérités frapantes qui entraînent nécessairement notre consentement. Heureusement il a parlé des Passions & de l'Amour. Voilà justement mon Philosophe. J'aime à ceder à la clarté de mes idées; &

je hais ces vérités embarrassantes ; qui vous laissent toujours entrevoir quelque raison de douter.

Orné d'une imagination vive & d'un génie hardi, Descartes n'étoit point homme à s'en tenir scrupuleusement à ce qu'ont dit les Anciens : aussi tranche-t-il net sur leur compte.

Il n'y a rien, dit-il fort succintement, *il n'y a rien en quoi paroisse mieux, combien les Sciences que nous avons des Anciens sont défectueuses, qu'en ce qu'ils ont dit des Passions...... ce qu'ils en ont enseigné, est si peu de chose, & pour la plûpart si peu croyable, que je n'ai aucune espérance d'approcher de la vérité, qu'en m'éloignant des chemins qu'ils ont suivis.*

Que Descartes me plaît, quand je le vois considerer les choses de toute autre façon que le reste des

hommes ! Que j'aime cette hardiesse, & que je conçois une haute idée des découvertes qu'il va faire. Dites-nous, Descartes, dites-nous promptement qu'est-ce que l'Amour ? D'où peut naître ce desir ardent qui nous porte avec tant de violence à nous unir à l'objet que nous aimons.

Cela vient, dit Descartes, *de ce que la Nature a mis certaines impressions dans le cerveau, qui font qu'en certain âge & en certain tems, on se considere comme défectueux; & comme si on n'étoit que la moitié d'un tout dont une personne de l'autre sexe doit être l'autre moitié; en sorte que l'acquisition de cette autre moitié est confusément représentée par la Nature comme le plus grand de tous les biens imaginables..... de-là le desir d'acquerir ce bien, & de s'en assurer la posses-*

ſion ; & c'eſt ce deſir que nous appellons Amour.

Vous vous mocquez , Deſcartes : Quoi ! la Nature vous auroit inſpiré que vous n'étiez pas un tout , & qu'il s'en falloit la moitié ? pour moi , je vous avoue que j'ai toujours cru que j'étois un tout bien complet ; & jamais il ne m'eſt tombé dans l'eſprit le moindre doute ſur cela. Apparemment que dans la Manufacture des Cerveaux , le mien a été négligé , & qu'on a oublié d'y mettre ces impreſſions dont vous parlez. Cependant je me ſens très-capable d'aimer , mais ſans doute que mon Amour irrégulier ne peut être qu'un jeu de la Nature.

Eſt-ce-là ce Philoſophe , ami de la clarté, qui ſe promettoit de n'admettre rien que ce qui ſe conçoit

clairement & diſtinctement. Quoi ! ces idées innées, ces repréſentations confuſes, ces moitiés diſperſées, cette réunion tant ſouhaitée, cette exactitude ſcrupuleuſe de la Nature, qui, pour faire ſon coup, attend un certain tems précis, ſans l'anticiper ni le retarder; toutes ces choſes ſont-elles ſi claires d'elles-mêmes, qu'elles méritent d'être admiſes, comme autant de vérités frapantes & inconteſtables ?

Si Deſcartes eût toujours ſuivi ſa méthode, & qu'avant de décider, il eût comparé ce raiſonnement ; *la Nature me porte à m'unir à Cloé, donc la Nature m'inſpire que je ne ſuis que la moitié d'un tout, dont Cloé eſt l'autre moitié*. Si, dis-je, il eût comparé ce raiſonnement avec celui qu'il avoit choiſi, pour ſervir de régle aux autres ; *je penſe, donc j'exiſ-*

te ; il eût ſenti toute la force de celui-ci, & tout le foible de celui-là. Sa méthode l'eût ſauvé, & il n'auroit pas donné dans le travers ; mais ayant perdu ſon guide, il s'égara, & ne put ſortir de l'embarras où il étoit, qu'en délabrant le genre humain, & en réduiſant les hommes & les femmes à autant de moitiés.

Ainſi Deſcartes n'eſt plus Deſcartes, quand il parle d'Amour. Non ſeulement il abandonne cette netteté & cette évidence qui nous aſſurent de la réalité des choſes, & à quoi il s'étoit propoſé de ramener toutes ſes déciſions ; mais encore il en revient à l'opinion de ces gens qu'il a pris ſoin de décrier lui-même, de ces gens d'une ſcience vacillante & défectueuſe ; en un mot à l'opinion des Anciens. On

peut voir le ſentiment de Deſcartes, détaillé fort au long dans Platon.

L'homme & la femme, ſelon Platon, n'étoient pas autrefois deux perſonnes diſtinctes & ſéparées, comme ils ſont aujourd'hui. Ils étoient unis l'un à l'autre, & ne faiſoient qu'un, & cette eſpece de créature s'appelloit *Androgine.* La Terre fut long-tems habitée par ces Androgines; mais le genre Androginique venant à ſe déregler & à ſe corrompre peu à peu, les Androgines porterent enfin l'inſolence juſqu'à ſe révolter contre Dieu, & vouloir eſcalader le Ciel. Dieu vit avec indignation le deſſein pervers de ces méchantes Créatures, & réſolut de s'en vanger avec éclat; mais comme il conſervoit encore un reſte de compaſſion pour

ſa race des Androgines, il ne vou-
lut pas les anéantir entiérement.
C'eſt pourquoi il réſolut de les di-
viſer, afin de les humilier en les
affoibliſſant. Un Eſprit extermina-
teur deſcendit du Ciel, & ſe ſaiſiſ-
ſant des Androgines, coupa cha-
cun en deux portions, dont il nom-
ma l'une l'Homme, & l'autre la
Femme ; enſuite réuniſſant les ex-
trêmités des chairs & de la peau,
à l'endroit où la ſolution de conti-
nuité avoit été faite, il les lia vers
le milieu du corps, & forma cette
petite loupe, qu'on appelle *Nom-
bril.* Dieu voulut que cette ma-
niere de cicatrice reſtât à tous les
hommes, & qu'ils euſſent continuel-
lement devant les yeux cette mar-
que éternelle de ſa vengeance &
du crime qui l'avoit attirée ſur eux ;
afin que ce ſouvenir les retint dans

la suite des siécles dans les bornes de leur devoir, & les empêchât de s'exposer une seconde fois aux terribles effets de sa colere. Ces effets seroient bien funestes aux Enfans des Hommes ; car s'il nous arrive encore une fois de vouloir escalader le Ciel, le Dieu de Platon ne manquera pas d'envoyer vers nous son Ange exterminateur, qui, pour la seconde fois, nous fendra net par le milieu du corps ; ensorte que chacune de nos moitiés n'auroit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, & marcheroit à *cloche-pié*.

Les hommes n'étant plus que la moitié de ce qu'ils avoient été auparavant, furent sensiblement frappés de cette défectuosité, & conserverent toujours une extrême envie de se réunir à leur autre moitié

qu'ils retrouvoient dans les Femmes. Les Femmes de leur côté, desiroient peut-être encore plus ardemment cette réunion.

Cette sensibilité, ces desirs passant à leurs Enfans, de génération en génération sont parvenus jusqu'à nous, & iront sans doute en descendant jusqu'à nos derniers Neveux.

De-là vient qu'aujourd'hui l'Homme & sa Femme, sentant bien qu'ils ne sont que deux moitiés d'un tout, qui jadis a été desuni, tâchent de se rejoindre, & de remettre le tout en son premier état.

N'est-ce pas-là le systême de Descartes tout pur ? Pour moi, toute la différence que j'y trouve, c'est que Platon dit en riant, ce que Descartes dit très-sérieusement ; du même fond, l'un a tiré une Fable,

l'autre un Systême. La Fable & le Systême se valent bien, & l'un est aussi réel que l'autre.

Mais passons quelque chose à Descartes, & entrons plus avant dans l'intérieur de son hypothèse. Supposons avec lui que la Nature inspire à chacun de nous qu'il n'est que la moitié d'un tout, & lui montre au doigt où il pourra trouver l'autre moitié.

Voilà la Terre couverte de portions izolées. Toutes ces portions sont toujours inquiétes, toujours mouvantes, & tendent sans cesse à leur réunion. La Nature préside aux assemblages de ces piéces désunies, & fournit à chacune la moitié qui lui est propre. Car toutes moitiés ne s'ajustent pas toujours bien ensemble ; & malheur à celui qui ne connoissant pas celle qui

étoit la mieux proportionnée à la ſienne, s'unit avec une autre qui n'étoit pas faite pour lui, & compoſe un tout mal aſſorti, deſavoué de la Nature, mais que la rigueur des Loix retient dans une union forcée, ſans agrément, ſans plaiſir, ſans goût. La Moitié qui convenoit à Deſcartes étoit en Hollande; heureuſement il y paſſa, il l'y rencontra, & la reconnut. Les Moitiés s'aſſemblerent, & de cette union ſortit une autre petite * Moitié. S'il n'eût point paſſé en Hollande, il n'eût jamais goûté le plaiſir d'une réunion bien conſonante.

Encore une fois toutes ſortes de Moitiés ne s'ajuſtent pas toujours bien enſemble, nos cœurs l'éprou-

* Deſcartes eut en Hollande une Maîtreſſe, dont il eut une Fille, & pour laquelle il fit juſqu'à des Vers.

vent tous les jours. Une tendance naturelle nous emporte d'un côté, une aversion insurmontable nous écarte de l'autre. Ah! si j'étois uni à celle-ci, dit-on....... plutôt la mort que de m'unir à celle-là....

Ainsi je remarque en nous deux desirs. Un vague, par lequel la Nature nous porte à rejoindre chacun notre Moitié; l'autre déterminé, par lequel elle nous porte à rejoindre telle Moitié, préférablement à toute autre.

J'ai une forte idée que je ne suis que la moitié d'un tout. Cette idée me met dans un état violent, & me fait desirer avec ardeur de me réunir à la portion qui me manque. L'imagination frapée, & le cœur tout en désordre, je pars, je cours, je cberche cette autre portion. Autant de Femmes que je rencontre,

autant de portions du tout, dont je suis l'autre partie. Je regarde, j'examine, enfin je me fixe, & mon cœur s'attache à celle de toutes ces portions qui me paroît la plus convenable à la mienne. Pourquoi ne s'attache-t-il pas à la premiere qui se présente à mes yeux ? qui me porte à choisir l'une plutôt que l'autre ? quelles sont ces raisons de convenance que je m'imagine appercevoir ?

Voici ce qu'en pense Descartes. *Encore qu'on voye plusieurs personnes de l'autre Sexe*, dit-il, *on n'en souhaite pas pour cela plusieurs en même-tems ; d'autant que la Nature ne fait point imaginer qu'on ait besoin de plus d'une moitié. Mais lorsqu'on remarque quelque chose dans l'une qui agrée davantage, que ce que l'on remarque en même-tems dans les autres ; cela détermine*

l'Ame à sentir pour celle-là seule toute l'inclination que la Nature lui donne à rechercher le bien qu'elle lui représente, comme le plus grand qu'on puisse posseder.

Cela est clair. Mon Rival est heureux ? c'est que celle que j'aime, remarque quelque chose dans lui qui lui *agrée* davantage que ce qu'elle remarque dans moi ; c'est-à-dire, qu'il plaît, parce qu'il plaît. Mais quelle est cette chose qui frape dans lui ? quels sont ces agrémens ?

Le principal agrément, dit Descartes, *consiste dans les perfections que l'on imagine dans quelque personne de différent sexe.* Je ne conçois que deux sortes de perfections ; l'une Corporelle, qu'on appelle autrement Beauté, & qui se fait sentir à l'Ame par les sens extérieurs : l'autre Spirituelle, qui regarde les qualités de

l'Esprit, & tout ce qui se fait sentir à l'Ame par les sens intérieurs, par la raison. Voilà, je pense, toutes les perfections que nous pouvons remarquer dans une personne, mais nous ferons voir dans la suite qu'elles ne conduisent pas à l'Amour. La beauté de l'Esprit donne de l'estime ou de l'admiration, & rien plus. La beauté du corps frape les yeux, mais elle ne va pas toujours au cœur. Les plus belles Femmes ne sont pas pour cela les plus aimées ; & les moins belles n'ont pas toujours le plus petit nombre d'Adorateurs. Il y a quelque chose dans tout cela, que Descartes n'a jamais bien entendu. En quoi donc consistent les agrémens ? en quoi consistent les perfections dont il parle ? Je n'en sçais rien ; sans doute il ne le sçavoit pas lui-même.

J'ai toujours regardé Descartes comme l'Envoyé de la vraie Philosophie. Il décredita les Anciens, & il avoit raison; ils s'étoient trompés. Descartes étoit né pour préparer les voyes à la vérité : il étoit donc de son devoir de faire remarquer leurs erreurs. Sa destination étoit d'ouvrir les yeux aux Hommes, & de les disposer à reconnoître la vérité, quand elle viendroit se montrer à eux. Comme bien d'autres, il passa ses ordres, il voulut lui-même leur montrer cette vérité, & il ne leur montra qu'un phantôme. Mais il avoit rendu les Hommes trop clairvoyans : ils ne s'y tromperent pas long-tems. On s'étoit enhardi, comme il l'avoit tant desiré, jusqu'à penser que les Anciens s'étoient mépris en plusieurs occasions; & enfin on poussa

la hardiesse jusqu'à penser qu'il s'étoit mépris lui-même.

Depuis ce tems nous attendons à bras ouverts cette vérité qui tarde tant à se présenter. Les nouvelles connoissances que nous acquerons tous les jours, sont comme de petites lueurs qui percent dans les ténébres. Quel est celui d'entre les Hommes qui nous amenera le grand jour ?

De cent rencontres agréables
Platon égaya ses leçons ;
Mais nous demandons des raisons,
Et Platon nous conte des fables.
De ténébres environné
Aristote, l'air sombre, & le front rechigné,
Voulant parler d'Amour, & ne sçachant qu'en dire,
Nous étourdit, sans nous instruire.
Que Descartes, s'il veut, en tombe ou non d'accord ;
Je suis un tout, mon ame en est persuadée ;
Et la Nature auroit grand tort
De m'inspirer un autre idée.

'eſt ainſi que dans nous l'Amour s'ou-
vre une route,
Où la Sageſſe ne voit goute ;
: Philoſophe envain l'y cherche & le
pourſuit,
ı attrapant le cœur, il échappe à l'Eſprit.

CHAPITRE V.

Sentiment des Simpathiſtes.

E demande aux Platoniciens, aux Péripatéticiens, & aux Car-iens, pourquoi je ſimpatiſe avec violette ? pourquoi toutes les au-s fleurs ne me ſont rien en com-raiſon de celle-là ? pourquoi je udrois toujours en ſentir l'odeur. Les uns me diſent, *C'eſt que chez us la violette ſe trouve ſemblable à nage d'une belle fleur qui a été infuſe ns votre ame.*

Les autres, *C'eſt que votre Nature*

individue vous porte à aimer cette fle plus que toute autre.

Plus singulier qu'eux tous, Decartes me répond, *C'est que la Nature vous inspire que votre odorat n' que la moitié d'un tout, dont l'odeur la violette est l'autre moitié : & comm on tend toujours à faire un tout bi complet, vous voudriez que l'odeur la violette fût toujours présente & un à votre odorat.*

Les Simpathistes viennent à le tour, & me disent : *Il se répand a tour des fleurs des corpuscules odori rens qui agissent sur l'odorat. Les co puscules qui se répandent autour de violette, flattent plus votre odorat q tous les autres ; & voilà pourquoi vo aimez la violette plus que toute aut fleur.*

Voilà à peu près où j'en ai é réduit dans la recherche que j

faite de l'origine des inclinations. J'ai vû que Platon expliquoit très-obscurement une chose très-obscure ; qu'Aristote n'amenoit à rien avec ses natures spécifiques & individues, & que Descartes débutoit par une supposition fabuleuse. Enfin j'ai rencontré des gens (ce sont les Simpathistes) qui m'ont parlé net. Ils m'ont dit qu'il se répand autour des Hommes & des Femmes des parcelles d'une matiere invisible appellée matiere Simpatique ; que ces parcelles agissent sur nos sens, & que cette action produit l'inclination ou l'aversion, la simpathie ou l'anthipatie, ensorte que quand la matiere Simpathique qui se répand autour d'une femme, par exemple, fait une impression agréable sur les sens d'un homme ; dès-lors cette femme est aimée de cet

homme. Ils m'ont expliqué claire-ment tout cela. Je les ai écoutés avec plaisir, parce que je les en-tendois ; & j'en écris ce que j'en ai appris, parce que je m'imagine qu'on le lira avec le même plaisir.

Il y a des gens qui se laissent convaincre un peu trop facilement. La plus légere apparence les ébran-le, après quoi la moindre preuve les entraîne. Il y en a d'autres au contraire, à qui il faut des démons-trations pour les persuader ; si vous ne leur montrés tout au doigt & à l'œil, vous n'en viendrez jamais à bout : ce sont des gens durs, des esprits revêches, des raisonneurs intraitables, qui, quelque convain-cus qu'ils soient, ne vous donnent jamais leur aveu qu'en grondant, & douteroient volontiers de tout. Ces deux extrêmités sont égale-

ment condamnables. Il ne faut pas croire à la légere; il ne faut pas non plus résister avec opiniâtreté à ce qui nous paroît vrai. Il y a un certain milieu où je voudrois que mon Lecteur se plaçât, & je serois presque sûr d'en faire un Simpathiste.

CHAPITRE VI.

La matiere Simpathique.

IL ne faut pas toujours en croire ses yeux. Il y a bien des choses à voir au-delà des objets où se termine notre vûe; que de nouveautés à considerer, si jamais nous étions pourvus d'assez bons yeux pour les appercevoir! nous serions comme autant d'aveugles-nés à qui on viendroit de donner la vûe. Le monde

deviendroit pour nous un ſpectacle tout nouveau ; & nous ne reconnoîtrions aucuns des objets que nous voyons actuellement, tant nous y trouverions de différence. Malheureuſement cette vûe ſubtile nous manque, & ſelon l'apparence, nous manquera toujours ; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'examiner certains événemens, de combiner certaines expériences, & de conclure d'une façon à ſatisfaire l'eſprit, & non pas les yeux, qu'il exiſte bien des choſes que nous ne pouvons voir.

C'eſt ainſi qu'on a découvert qu'il ſe répand autour de chacun des hommes & des animaux une vapeur ſubtile & inviſible, que les Médecins ont nommée matiere tranſpirante.

Mille expériences ont conduit à

cette découverte. Par exemple, on a remarqué qu'en portant la main fur quelque matiere dure, froide & polie, comme fur une affiete, fur un verre, fur une table de marbre, fur une glace; la matiere tranfpirante qui fe répand au-dehors de la main, s'attache à ces corps, & y forme des taches. Il arrive fouvent qu'en approchant fa tête d'un mur expofé à l'ardeur du foleil, on voit fur ce mur l'ombre de la matiere tranfpirante qui s'exhale de la tête. L'air qui fort des poumons dans la refpiration, eft chargé d'une grande quantité de matiere tranfpirante, dont les parties aqueufes venant à fortir de la bouche, font en hyver refferrées par le froid, & s'affemblent en affez grande quantité pour former une vapeur fenfible à la vûe. Ces faits, & quantité d'autres

prouvent l'exiſtence de la tranſpiration, c'eſt-à-dire, d'une matiere qui s'exhale continuellement de nous.

Lewenhoek faiſant ſes réflexions ſur ce qu'il s'échapoit de nous des corpuſcules ſi déliés qu'ils étoient inviſibles, ſentit bien que pour cela il falloit que notre corps fût percé d'une infinité de petites ouvertures, qui puſſent donner paſſage à ces corpuſcules. Pour s'en éclaircir, aidé d'un Microſcope, il lorgna ſa peau avec tant d'attention & d'exactitude, qu'il vit & compta juſqu'à cent vingt-cinq mille petites ouvertures ou petits vaiſſeaux tranſpirables, dans l'eſpace ſeul de la peau que peut couvrir un grain de ſable.

Un célébre Médecin de Padoue, nommé Santorius, pouſſa encore

plus loin l'esprit de curiosité. Il s'avisa de faire construire une grande balance à la Romaine, qu'il suspendit au plancher d'une sale; d'un côté de cette balance étoit un fauteuil, & de l'autre le poids qui devoit le balancer : ensorte que Santorius assis dans son fauteuil, & mis en équilibre, étoit suspendu à deux ou trois pouces du pavé.

N'allez pas rire de notre Médecin aërien : cramponné sur cette Chaise philosophique, il va bientôt faire les plus belles découvertes du monde.

Santorius ainsi balancé se faisoit apporter à manger; à mesure qu'il mangeoit, son poids s'augmentoit par la pesanteur des alimens qu'il prenoit. Le fauteuil baissoit peu à peu, & enfin prenoit terre; après quoi Santorius cessoit de manger,

demeuroit aſſis, & attendoit tranquillement qu'il plût à la Nature lui donner les éclairciſſemens qu'il cherchoit.

A quelque tems de-là notre Médecin devenoit moins peſant. Le contrepoids l'emportoit, le fauteuil perdoit terre, & ſe relevoit. Alors Santorius raiſonnoit ainſi: *J'ai perdu de ma peſanteur, puiſque mon fauteuil s'eſt relevé; cependant j'ai ſur moi les mêmes habillemens, & tout ce que j'avois auparavant: il faut donc que ce ſoit une partie de moi qui ſe ſoit échapée de moi-même; il faut que j'aye perdu de ma propre ſubſtance, & comme je n'ai rien vû ni ſenti de cette perte, il faut que cela ſoit arrivé par une évaporation inſenſible. Notre corps exhale donc une matiere qui eſt inviſible, parce qu'elle eſt extrêmement rareſiée.* Outre cela, il examina à combien ſe montoit

cette perte, & quelle quantité de lui-même lui échapoit par la transpiration; quelles causes l'augmentoient, la diminuoient, l'éteignoient entiérement; en un mot il approfondit la matiere.

Voilà comme Santorius pourvû d'une patience vraiment philosophique, mangeant par poids & par mesure, immobilement assis sur une Chaise balancée, découvrit les secrets les plus intimes de la transpiration.

Quand on connut à fond la transpiration, on ne manqua pas de lui attribuer quantité d'effets, dont on ignoroit la cause. Peut-être lui en attribua-t-on beaucoup plus qu'il ne lui en appartenoit; quoi qu'il en soit, les épuisemens, les foiblesses, quantité de maladies, la mort même, tout cela dans bien des cir-

constances fut ramené à une transpiration plus ou moins abondante.

Quand les Médecins eurent poussé leurs découvertes jusques-là, ils n'avancerent plus. Ils avoient examiné les effets que pouvoit produire la matiere transpirante, en tant qu'elle s'exhale de nos corps; & ils crurent que quand elle est une fois exhalée & répandue au-dehors, elle ne les regardoit plus; ainsi ils l'abandonnerent-là.

Les Simpathistes ont pris la matiere transpirante précisément où les Médecins l'avoient laissée, c'est-à-dire, quand elle est exhalée & répandue au-dehors, & l'ont nommée *matiere Simpathique*: ils ont examiné sa nature, & voici ce qu'ils ont statué sur cela.

CHAPITRE VII.

Nature de la matiere Simpathique.

NOus pouvons regarder la matiere Simpathique comme une espece de vapeur ou de poussiere subtile & invisible, qui se répand autour de chacun des hommes & des animaux. Car les animaux ont leur matiere Simpathique, aussibien que nous : ils ont leur transpiration, & la matiere Simpathique n'est autre chose que la matiere Transpirante.

Dans cette matiere Simpathique, dans cette Poussiere, il y a des parcelles, des grains de différens volumes ; il y en a d'assez grossiers pour faire une ombre sensible au

Soleil, comme nous avons vû ; & il y en a de si subtiles, qu'on les peut comparer aux globules de la lumière.

Que cette extrême exiguité des parcelles de la matiere Simpathique ne vous étonne pas. Nous voyons des corps animés qui sont lumineux, & qui ne le sont, selon la moitié des Philosophes pour le moins, que parce qu'ils répandent autour d'eux des corpuscules assez déliés, & pourvus d'un mouvement assez violent, pour fraper la vûe. C'est ainsi qu'un chat, dont on frotte le poil avec force, jette des flammes dans les ténébres. Vers la fin de l'été nos campagnes sont tapissées de petits vers luisans, qui pendant la nuit se font appercevoir de fort loin. Il y a certains cantons de la Chine où les arbres sont quel-

quefois chargés de Moucherons lumineux, & l'on a parlé long-tems de je ne sçai que l'Etranger, qui en se frottant la jambe en faisoit jallir des rayons de lumiere ; ainsi puisque la lumiere même sort quelquefois de nos corps, qui pourroit nous empêcher de croire qu'il s'en exhale habituellement des corpuscules, dont la subtilité approche fort de celle de la lumiere. Voilà de quoi convaincre la moitié du monde Philosophe, je veux dire les Newtoniens, & voici de quoi persuader les autres.

Lewenoeh a découvert dans la peau cent vingt-cinq mille petites ouvertures dans l'espace seul que peut couvrir un grain de sable. Mais les Phisiciens conviendront que toutes ces ouvertures sont des précipices en comparaison des autres

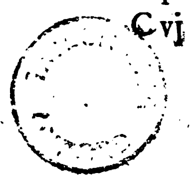
infiniment plus petites que Lewenoek ne pouvoit appercevoir. A quoi bon, je vous prie, ces infiniment petits pores, s'ils ne sont destinés à l'écoulement des parcelles les plus déliées de la matiere Simpathique? Et si réellement ils donnent passage à ces parcelles, qui peut contester qu'elles ne soient aussi subtiles que la lumiere? Car enfin quelque mince qu'on suppose un globule de la lumiere, j'aurai toujours raison d'admettre dans notre peau des pores par où il auroit de la peine à passer, & par où pourtant il passe des corpuscules de la matiere Simpathique.

Enfin la matiere ethérée, dont il a plu à Descartes de remplir tout l'univers, passe avec une rapidité extraordinaire, & une aisance surprenante à travers les mixtes les

plus denses. Cet espece de torrent en traversant nos corps, doit en détacher continuellement de petits fragmens, & l'on conçoit que ces fragmens doivent être d'une ténuité au-delà de l'imagination.

Il s'échape donc réellement de nos corps des particules de la matiere Simpathique qui approchent fort de l'exiguité des globules de la lumiere ; il s'en échape encore d'assez grossieres pour faire ombre au Soleil. N'est-il pas naturel de penser qu'il s'en échape aussi qui ne sont ni si subtiles que les premieres, ni si grossiéres que les dernieres, & qu'entre ces deux extrêmités, il y en a une multitude infinie de différentes masses ?

Les matieres Simpathiques des hommes sont différentes entr'elles ; ensorte que la matiere Simpathique



de l'un n'eſt pas préciſément de la même nature que la matiere Simpathique de l'autre. Cela ſe remarque clairement par les odeurs qui ſe répandent naturellement autour de nous, & qui ſont ſi différentes les unes des autres; car ces corpuſcules odoriférens font portion de la matiere Simpathique. Les habits qu'Alexandre le Grand avoit portés, ſe ſentoient long-tems d'une odeur ſuave qui s'exaloit naturellement de lui. M. d'Olois dans ſes diverſes Leçons, fait mention d'un Etranger qui communiquoit une odeur de Civette à la main qui le touchoit; & M. de S... parle de quelqu'un qui ſentoit merveilleuſement bon, quand il étoit malade. Il ne faut avoir recours qu'à l'Odorat, pour être convaincu que bien des matieres Simpathiques ne

ressemblent pas à celles-là.

Le jeu merveilleux de tous les ressorts du corps humain a pour but principal la formation d'un suc doux & balsamique, propre à nourrir & entretenir les parties. Dans les jeunes gens qui jouissent d'une parfaite santé, la Nature pourvûe des ressorts les mieux disposés, & des humeurs les plus convenables, forme une plus grande quantité de ce suc qu'elle n'en a besoin. Elle en employe une partie à sa destination, & rejette le superflu par les pores qui se trouvent dans l'habitude du corps; ainsi une quantité considérable de ce suc se répand au-dehors, & va faire portion de la matiere Simpathique.

Dans les Vieillards les ressorts sont usés, les humeurs ne sont point convenables. La Nature toujours

inquiéte & active, a beau travailler, elle ne peut préparer qu'une très petite quantité de suc nourricier : bien loin qu'il s'en échape au-dehors, il ne s'en trouve pas même assez intérieurement, pour fournir à la nourriture des parties.

Quelques Médecins observant la surabondance de ce suc précieux dans les jeunes gens, & le défaut de ce même suc dans les Vieillards, ont voulu compenser la disette des uns, par le superflu des autres. Dans cette vûe, ils font placer dans le lit d'un Vieillard caduc, une personne du Sexe, belle, jeune, & pleine de santé ; alors le feu de la jeunesse fait fondre les glaces de la vieillesse. La matiere Simpathique de cette eune Personne, porte la vie dans les canaux épuisés du Vieillard exténué, & va ranimer

ſes nerfs engourdis : c'eſt par ce moyen que les Iſraëlites prolongerent les jours languiſſans de leur Roi David.

Quelle différence n'y a-t-il donc pas entre la matiere Simpathique d'une Perſonne qui jouit des avantages du bel âge, & celle d'une Perſonne qui ſuccombe ſous les infirmités inſéparables de la vieilleſſe? L'une eſt animée par tout ce qu'on peut imaginer de plus pur dans les humeurs du Corps humain : c'eſt pour ainſi dire, un extrait de la vie même. L'autre eſt un amas d'impuretés qui réſulte de la corruption : c'eſt un fardeau dont la machine affoiblie tâche de ſe décharger.

Il y a des Sauvages qui ont l'odorat ſi exquis, qu'ils peuvent pourſuivre à la piſte un Homme conſi-

dérablement éloigné d'eux. Il faut pour cela qu'ils trouvent de la différence entre la matiere Simpathique de celui qu'ils poursuivent, & celle des autres Hommes.

On a remarqué que bien des Chiens de chasse, cherchant leur Maître dans une Foire, passoient précisément par les mêmes endroits où il avoit passé. L'odorat guidoit ces Animaux, ils saisissoient la différence qui étoit entre la matiere Simpathique de leur maitre, & celle de la multitude, dont ils étoient environnés.

Je ne vous parlerai point des vertus de la Baguette divinatoire, qui dans certaines circonstances tourne précisément sur la matiere Simpathique, dont elle a été imbue quelque tems auparavant. Peut-être prendriez-vous cette vertu pour

une fable, & peut-être auriéz-vous raison.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas un Médecin qui ne m'avoue que, suivant nos différentes complexions, nos différens tempérammens, il doit transpirer de nous des matieres Simpathiques différentes; & comme à peine trouvera-t-on deux hommes qui soient précisément du même tempéramment, à peine aussi trouvera-t-on deux matieres Simpathiques qui soient précisément de la même nature.

Par la même raison nous trouverons une différence essentielle entre la matiere Simpathique des Hommes, & celle des Femmes; car il y a une différence essentielle entre leurs complexions: & comme le tempéramment de telle Femme ne ressemble pas à celui de telle autre,

la matiere Simpathique de celle-ci ne sera pas non plus précisément de la même nature que la matiere Simpathique de celle-là.

Veut-on une comparaison ? La matiere Simpathique des hommes, est à peu près à la matiere Simpathique des Femmes, ce que l'odeur qui se répand autour des Œillets, est à l'odeur qui se répand au tour des Roses.

On conçoit d'abord qu'il y a une grande différence entre l'odeur de l'Œillet, & celle de la Rose ; & il ne faut qu'un odorat médiocrement subtil, pour sentir qu'il y a aussi beaucoup de différence entre les odeurs qui se répandent autour de différens Œillets, de différentes Roses. L'Œillet velouté, le blanc, le rouge, le violet &c. La Rose de Damas, l'incarnate, la blanche, la

jaune, la verte &c. Chacune de ces Fleurs a une odeur qui lui est particuliere. Que dis-je! La Rose a des parties plus odorantes les unes que les autres, & telle en certain tems répand une odeur suave, qui dans un autre languit, & ne flatte plus notre odorat.

Il est aisé de rapprocher la comparaison. Une Femme qui se passe, est une Rose qui se flêtrit & se desseche. Une Vieille qui se farde est à peu près une Rose en peinture, où l'odorat n'a rien à profiter. Telle autrefois belle ne plaît plus, & sa phisionomie s'est extrêmement altérée depuis qu'elle passe les bornes de la coquetterie. C'est une Rose qui étoit dans toute sa beauté quand elle fut cueillie; en passant dans plusieurs mains, elle s'est fanée, & elle n'a plus de quoi

plaire à la vûe ni à l'odorat.

Nous avons examiné la nature de la matiere Simpathique, nous allons maintenant examiner les organes des sens sur qui elle doit agir. Mais auparavant il faut que je vous fasse part de la Lettre suivante. Elle a été écrite au sujet d'un Simpathiste, & elle regarde la différence des matieres Simpathiques.

A MONSIEUR **

MONSIEUR,

Il y a ici un Homme bien singulier, & qui a des opinions bien étranges au sujet de cette matiere attenuée, qui s'exhale de nous dans la transpiration, & qu'il appelle matiere Simpathique.

L'autre jour je me trouvai avec

lui chez M. de P . . . je ne sçai par quel hazard on vint à parler de la vertu des Filles, & des moyens de l'éprouver. On parla d'abord des indices que les Médecins en donnent ; on convint qu'ils étoient très-incertains, & que suivant leurs principes, on peut très-facilement radouber la virginité la plus délabrée, & la restituer autant de fois qu'elle se perd. On fit mention de la vertu de certaines herbes : mais outre que ces herbes sont fort rares, leur force de ce côté-là parut très-suspecte. On ne put croire qu'une racine marquât exactement la différence qu'il y a entre une Fille & une Femme. Quelqu'un voulut proposer le secret des parfums & des fumigations, dont parlent plusieurs Naturalistes ; mais on n'en fit que rire. Les sentimens se réunis-

foient, & j'allois conclure hautement que toutes les recherches qu'on peut faire sur cela sont inutiles, & que, comme dit le Sage, une virginité qui se perd, est semblable à un oiseau qui s'envole, & qui ne laisse après lui aucunes traces de son passage : quand mon Homme singulier qui n'avoit encore rien dit, prit la parole & ouvrit son sentiment en ces termes. Il y a de la différence, dit-il, entre la matiere Simpathique d'une Fille, & celle d'une Femme. Ce point n'est pas douteux, la raison l'apuie, & l'expérience du Docteur Graaf le met hors de dispute. Il ne s'agit donc que de connoître & de sentir cette différence, pour distinguer l'une de l'autre, & sçavoir si une Fille est véritablement telle. Il est vrai qu'il faut avoir les sens extrê-

mement ſubtils pour cela, & cette délicateſſe des ſens ſe trouve rarement : mais la choſe n'eſt pas ſans exemple. Démocrite le Légiſlateur d'Abdère, s'y connoiſſoit parfaitement, & ne s'y trompoit jamais. Auſſi avoit-ils les ſens extrêmement fins, & une grande connoiſſance de la nature. Au lait d'une Chevre, il devinoit de quel poil elle étoit ; & l'on dit qu'en goûtant de l'eau d'un puits, il annonça un tremblement de terre, qui ne manqua pas d'arriver quelque tems après. Ainſi ſuivant les impreſſions que la matiere Simpathique d'une perſonne du ſexe faiſoit ſur lui, il en portoit un jugement ſûr. Un jour il rencontra une Abderitaine, qui étoit mariée du jour précédent : il la ſalua, & lui dit, *Dieu vous garde Pucelle* ; & réellement elle l'étoit

encore. Il la rencontra aussi le lendemain ; elle étoit Femme, & il la salua comme telle. Il distinguoit à merveille les virginités bien affermies, des virginités mourantes, & qui ne tenoient presque plus à rien. Bien plus, à la matiere Simpathique d'un enfant, il connoissoit quel en étoit le pere. Tout cela n'aidoit pas mal à fournir de nouveaux sujets à ces ris continuels qu'on a toujours admirés dans lui. Dès le matin il commençoit à rire, continuoit toute la journée, & ne prenoit de repos pendant la nuit, que pour se préparer à mieux rire le jour suivant. C'étoit un rieur perpétuel. Le vulgaire s'imagine que Démocrite rioit des vaines occupations de ses concitoyens, du vuide de l'Esprit humain, de la folie des Hommes. C'est faire rire Démocrite, de ce

dont il auroit dû pleurer. Permettez-moi de vous détailler quelques-unes des circonstances où il se trouvoit à chaque instant ; & vous verrez par-là s'il rioit sans sujet. Un Abderitain venoit dire à Démocrite, » Graces soient rendues aux » Dieux, ils me donnent un Héri- » tier, j'ai un Fils. Je cours au » Temple, je vais sacrifier à Jupi- » ter ; j'ai assemblé ma Famille, » j'ai préparé un Festin chez moi, » allez-y, & partagez avec nous » notre commune allegresse. « Démocrite partoit ; en arrivant il trouvoit un Enfant, dont le joyeux Abderitain n'étoit pas le pere. Alors portant ses yeux de tous côtés, il appercevoit un gros Esclave occupé à servir les Conviés. C'étoit justement celui qui avoit donné lieu à la Fête, & à qui le trop crédule

Abderitain avoit l'obligation d'être pere. Une autrefois un Vieillard alloit trouver Démocrite, & lui disoit en pleurant, » Ce jeune Hom-
» me que vous voyez à côté de
» moi, est mon Fils. Il faisoit l'es-
» pérance de ma Famille, & je le
» regardois comme le soutien de
» ma vieillesse. Je lui avois amassé
» cinquante talens ; je viens de
» faire naufrage, & j'ai perdu en
» un instant ce qui m'avoit couté
» une longue suite d'années à re-
» cueillir. Je ne sçaurois survivre à
» ma décadence. Je meurs, & en
» mourant j'ai la douleur de laisser
» un Fils réduit à la derniere mi-
» sere «. Démocrite regardoit attentivement l'Enfant prétendu de cet infortuné Vieillard, & il voyoit que le bon homme mouroit de chagrin de n'avoir pu enrichir le

Fils de son Voisin. Une jeune Abderitaine disoit à Démocrite, » Joignez vos vœux aux miens ; implorez le Ciel pour moi. De ce » pas je vais au Temple de Diane, » lui consacrer ma virginité «. Démocrite la regardoit, & reconnoissoit une Vierge ennuyée, qui lasse de veiller sur une chose toujours prête à s'évanouir, vouloit se décharger du fardeau sur Diane, qui selon l'apparence ne devoit pas beaucoup la soulager. Alors levant les yeux au Ciel, il prioit les Dieux de donner à cette jeune Abderitaine ce dont elle avoit le plus de besoin, un Mari. Il entendoit dire à une autre : » Je me marie demain. » Ma dot n'est pas considérable, » & je n'enrichis pas mon Epoux ; » mais je lui porte quelque chose » de plus précieux que l'or. C'est

» un vrai Trésor, mon Honneur «.
A ces mots Démocrite ouvroit les yeux, & voyoit que l'Honneur que cette future Epouse faisoit sonner si haut, étoit un bien dont elle avoit été fort prodigue. Démocrite voyoit tout cela, & rioit. Qui n'eût ri comme lui ? Si Héraclite, le plus grand pleureur qui ait jamais été, eût été témoin de ces choses, son front se fût assurément déridé, & il eût éclaté comme un autre.

Je ne pouvois me lasser d'entendre cet Homme singulier. Je le ramenai bien-tôt sur la matiere Simpathique. Vous nous parlez-là, lui dis-je, d'une matiere, qui d'elle-même peut donner de grands éclaircissemens ; & c'est dommage que nous n'ayons pas les sens assez subtils pour en profiter. Très-grand dommage, reprit-il ; mais il ne faut pas se décourager. L'Art supplée

quelquefois à la Nature. Vous sçavez que le Loup est celui de tous les Animaux qui a l'odorat le plus fin, & la matiere Simpathique ne peut faire sur lui que des impressions fort considérables. Un de mes Amis en a apprivoisé un, & l'a si bien dressé à marquer par certains signes, quand la matiere Simpathique d'une Femme frape son odorat, que maintenant il détermine à coup sûr, jusqu'où va la vertu de toutes les Filles, dont il approche. C'est un jeune Loup fort doux, & très-bien civilisé ; mais malgré tout cela, il est encore plus à craindre, pour certaines personnes, que les Loups les plus farouches.

Mon Homme singulier étoit en train, sans doute il en auroit dit bien davantage : mais un Domestique vint l'avertir qu'il y avoit com-

pagnie chez lui, & qu'on l'attendoit; ainsi il prit congé, & partit. M. de P... alla le conduire, & un moment après rentra en disant, il nous a bien parlé des autres, mais il ne nous a rien dit de lui. C'est un très-zélé sectateur du Simpathisme, un homme à nouvelles découvertes, s'il en fut jamais. Attentif aux plus petites choses qui se passent devant lui, il a sans cesse l'œil au guet, & rien de ce qui a le moindre rapport à la matiere Simpathique, n'échape à ses recherches curieuses. Entre autres choses, il a remarqué que, quand un Chien s'approche d'une Femme, il fait certains mouvemens, certaines grimaces qu'il ne fait point quand il approche d'une Fille. C'est que leur matiere Simpathique fait des impressions différentes sur l'odorat de cet Animal. Par-là notre Simpathiste s'est mis

en état de juger ſainement & facilement, de la choſe du monde la plus difficile à connoître. Il a deja fait part de ſa découverte à quelques-uns de ſes Amis ; le ſecret commence à s'éventer, & cela met bien du monde en peine. Je connois telle Fille, qui depuis ce tems pâlit autant à la vûe d'un Chien, qu'à la vûe d'un Serpent. Malheur à ces pauvres Animaux. Si l'expérience ſe divulgue & ſe vérifie, je ne doute pas que pour le bien de la Société, on ne publie un bel Edit, par lequel on ordonnera de mettre à mort tous les Chiens du Royaume. En général la vertu des Filles ne veut point être examinée de trop près. Elle eſt comme ces Statues qu'il faut regarder de loin, pour les trouver belles.... je ſuis,

Monſieur,

Votre &c.

CHAPITRE VIII.

Organes des Sens.

J'AI lû quelque part, que Descartes plein des idées qu'il s'étoit formées au sujet de la composition du corps humain, voulut essayer de faire un homme à ressorts, suivant les principes qui étoient le fondement de son systême. Il mit la main à l'œuvre, & après beaucoup de tems & de travail, il l'acheva avec quelque succès. Il étoit alors en Hollande, & il vouloit que ce nouveau fruit de son imagination passât en France. Il mit sa Machine dans une caisse, & la fit transporter dans un Vaisseau qui partoit incessamment pour la Rochelle. On

fit des défenses bien expresses à tous ceux de l'Equipage d'oser ouvrir la boëte. C'étoit justement les y exciter d'avantage. Le Capitaine avoit toujours l'œil sur la caisse qu'on lui défendoit d'ouvrir, & à peine étoit-il en pleine mer, que ne pouvant plus vaincre sa curiosité qu'en la contentant, il porta une main indiscrete sur la boëte mistérieuse, & l'ouvrit. Qu'arriva-t-il? Sitôt que l'air extérieur vint à déployer son élasticité dans la caisse, & que la lumiere vint à ébranler les petites fibres de la machine vivante, voilà l'homme à ressors qui roule les yeux, prononce quelques mots confus, s'agite, & entre dans des mouvemens convulsifs. A cet aspect, le Capitaine s'étonne, s'épouvente, les cheveux lui dressant à la tête. Enfin se recomman-

dant de tout ſon cœur à Dieu, & s'écriant, *Eſprit immonde retire-toi d'ici*, il ferme la Caiſſe, la prend & la jette à la mer, perſuadé que ce qui étoit dedans, ne pouvoit être autre choſe qu'un Diable, que quelque Magicien avoit lié par la force de ſes enchantemens. Telle fut la déplorable fin du grand œuvre de Deſcartes. Réparons en quelque façon cette perte, & eſſayons de faire une ſemblable machine.

Faiſons d'abord un amas aſſez conſidérable de petites fibres creuſes, de petits canaux, dont les plus gros ſoient beaucoup plus fins que les cheveux les plus déliés. Séparons ces fibres les unes des autres, & faiſons-en cinq portions, pour en former les organes des cinq Sens.

Pour former l'organe du tou-

cher, prenons la plus grande de ces portions, & arrangeons-la ensorte qu'elle représente le corps d'un homme. Que commençant aux pieds, elle s'allonge pour former les jambes & les cuisses ; qu'elle se réunisse pour former le tronc jusqu'aux épaules : que là une partie s'écarte des deux côtés pour composer les bras ; que le reste se prolonge pour former le cou, & se dilate ensuite pour former la tête & ses parties : qu'enfin les extrémités de toutes ces fibres se terminent dans la cavité de la tête vers le sommet.

Pour former l'organe de la vûe, faisons comme deux petits cordons de la seconde portion : qu'une de leurs extrémités s'attache au fond de l'œil, & que l'autre s'enfonce dans la tête, & aboutisse, com-

me la premiere portion, dans le crâne.

Pour former l'organe de l'ouïe, faisons encore deux cordons de la troisiéme portion. Qu'une de leurs extrêmités s'attache dans la cavité de l'oreille, & que l'autre s'enfonce dans la tête, & se termine encore dans le crâne.

Enfin pour former l'organe de l'odorat, & celui du goût, des deux portions qui nous restent, que l'une s'attache à la langue, l'autre au nez; & que toutes deux s'ouvrant un chemin dans la tête, se rendent au même endroit que les autres.

Réunissons maintenant toutes les extrêmités de ces fibres qui sont dans la tête, vers le sommet; & formons en une masse molle, spongieuse, qui ressemble à la moile, & que nous appellerons cerveau.

Que le cerveau soit comme une espece de réservoir ; dans ce réservoir introduisons une liqueur très-subtile, que nous nommerons Esprit Animal. Que cette liqueur, partant du cerveau, se répande dans tous les petits canaux dont nous venons de parler, ensorte que, quand elle sera parvenue à l'extrêmité d'un canal, elle en retrouve un autre qui la porte au réservoir d'où elle s'étoit écoulée, & d'où elle s'écoulera encore pour y revenir, & ainsi continuellement ; de façon que ce mouvement fasse une circulation perpétuelle.

Donnons maintenant la derniere main à notre figure d'Homme. Entre toutes les fibres dont elle est composée, insérons des os, des cartillages, des ligamens, des membranes, de glandes, des muscles

pour former les mouvemens, des veines & des artéres, pour servir à la circulation du sang; en un mot n'oublions rien de tout ce que les Anatomistes ont cru rémarquer dans le Corps humain. Couvrons cette assemblage d'une peau. Donnons enfin du jeu aux différens ressorts de cette machine, & voilà un Homme accompli : il ne lui manque que cette substance incorporelle, inétendue, immortelle qu'on appelle Ame, & que nous lui supposerons, si on le veut.

A force d'assembler des muscles & des os,
D'aranger nerfs sur nerfs, & canaux sur canau x
Affermissant tous lés solides,
Faisant circuler les fluides,
Enfin nous avons, bien ou mal,
Copié la machine humaine :
Combien en font l'original;
Et n'y prennent pas tant de peine

CHAPITRE IX.

Fonctions des Organes des Sens.

TOUS les canaux que nous venons de mettre en ordre, ne ſont faits que pour les approches des Corps, & cette multitude de fibres eſt deſtinée à leur preſſion. Ces fibres d'ailleurs ſont extrêmement fines, & délicates ; il faut donc leur trouver des Corps qui ſoient proportionnés à leur délicateſſe.

Le Soleil répand dans les vaſtes eſpaces qui l'environnent, un nombre infini de globules qui parcourent avec une viteſſe incompréhenſibles ces eſpaces immenſes, & paſſent avec la même rapidité à

travers l'air, l'eau & le criſtal. On a donné à ces globules le nom de lumiere ; la lumiere donc, qui de tous les Corps que nous connoiſſons eſt le plus ſubtil, pourra agir ſur l'organe de la vûe, c'eſt-à-dire, ſur les fibres dont les extrêmités tapiſſent le font de l'œil, qui de toutes les fibres dont nous avons parlé ſont les plus délicates.

Nous ſommes plongés dans un fluide, qui eſt l'air, comme les Poiſſons ſont plongés dans l'eau : L'air eſt ſi tranſparent, & eſt compoſé de parties ſi minces, qu'il échape à notre vûe. Ce fluide ſera très-propre à agir ſur l'organe de l'ouïe, c'eſt-à-dire, ſur les fibres dont les extrêmités ſe terminent dans la cavité de l'oreille.

Il y a dans certains corps des parties de ſel & d'huile en abon-

dance ; ces parties ſortant immédiatement de ces corps pourront agir ſur l'organe du goût , c'eſt-à-dire , ſur les fibres dont les extrémités vont s'attacher à la langue.

Ces mêmes parcelles de ſel & d'huile ſe détachent quelquefois par leur propre mouvement des corps qui les contiennent , & cette évaporation arrive toujours dans les corps odoriférens. Ces particules devenues libres ſe répandent dans l'air , & entourent le corps qu'elles ont quitté. Dans cet état de liberté elles pourront aller choquer l'orgaorgane de l'odorat , c'eſt-à dire , les fibres qui aboutiſſent dans l'intérieur du nez.

Pour les nerfs qui ſe répandent partout le corps , & qui compoſent l'organe du toucher , il leur ſuffira d'être preſſés par les objets qui nous

environnent, qu'on appelle en général corps palpables.

Voilà autant de corps tout-à-fait propres à frapper nos petites fibres; qu'arrivera-t-il quand ils les frapperont?

Tout corps qui preſſera quelqu'un de ces petits canaux, en aprochant leurs parois les unes des autres, rétrecira le paſſage des eſprits animaux qui y circulent. Le paſſage ne peut être rétreci, que la portion des eſprits qui vient frapper les parois de ſon canal par lequel elle ne peut plus paſſer, ne ſe réfléchiſſe contre ſa voiſine; alors cette portion voiſine ſe réfléchira ſur celle qui la touche, celle-ci, ſur un autres, & ainſi de réflexion en réflexion, les eſprits animaux viendront à régorger au cerveau, qui eſt leur réſervoir; & c'eſt ce que nous ap-

pellerons dans la ſuite reflux des eſprits animaux.

Reprenons maintenant notre automate, ou plutôt notre nouvelle créature, l'homme que nous venons de former il n'y a qu'un moment. Ouvrons-lui les yeux, préſentons-lui quelqu'objet, une orange, par exemple. Que doit-il arriver? Les globules de la lumiére émanés du Soleil ou de quelqu'autre corps lumineux que ce puiſſe être, frappent l'orange & ſe réfléchiſſent rapidement de tous côtés, ſemblables à des balons qui lancés avec force contre un mur, ſe réfléchiſſent impétueuſement de toutes parts. Il y aura donc une portion de ces globules qui dans ſon chemin rencontrera les yeux de notre nouvelle créature ; & comme ces globules ſont extrêmement ſubtils, ils paſſe-

ront à travers les tuniques & les humeurs de l'œil, & iront s'arranger ſur l'extrêmité des nerfs qui compoſent l'organe de la vue. Voilà donc la lumiére qui frappe une portion de nos petits canaux. Les paſſages s'étreciſſent, les eſprits réfluent au cerveau, & ce reflux avertit l'ame toujours attentive à ce qui ſe paſſe dans le cerveau, de la préſence de l'orange. C'eſt ce que les Philoſophes appellent ſenſation de la vue.

Mais déja notre Automate s'eſt ſaiſi de l'orange, & la tient dans ſa main. La ſuperficie de l'orange preſſe les fibres qui ſont répanduës dans ſa main; il ſe fait un reflux des eſprits animaux, & l'ame a la ſenſation du toucher.

Cependant notre nouvelle créature en reſpirant attire l'air qui en-

vironne l'orange. Cet air eſt chargé de parties de ſel & d'huile qui ſe ſont détachées de l'orange, & ſe ſont répandues au tour d'elle. Il les entraîne avec lui, & en paſſant par le nez pour aller rafraîchir les poumons, il les dépoſent ſur les nefs qui compoſent l'organe de l'odorat. Voilà donc la matiére deſtinée à cet organe, qui en frappe les fibres. Il ſe fait donc un reflux qui doit exciter dans l'ame la ſenſation de l'odorat.

Coupons cet orange, mettons-en une tranche dans la bouche de notre Automate. Qu'il baiſſe la machoire inférieure, & qu'il la rapproche enſuite de la ſupérieure, pour écraſer cette tranche. Voilà les ſucs qui ſe répandent ſur ſa langue. Les parties de ſel & d'huile qu'ils contiennent, frappent les fibres qui

composent l'organe du goût, il se fait un reflux, & l'ame a la sensation du goût.

Mais notre Automate léve la tête, il écoute attentivement, il entend le son d'une cloche. Le battant met les parties insensibles de la cloche en mouvement. Ces parties émues communiquent (si l'on veut) leur mouvement à l'air qui environne la cloche; cet air le communique à son tour à celui qui le touche; celui-ci, à celui qui le suit, & ainsi successivement jusqu'à l'air qui est enfermé dans l'oreille de notre Automate. Cet air intérieur ainsi pourvu de mouvement, frappe enfin les nerfs qui composent l'organe de l'oreille, il se fait un reflux; & ce reflux excite la sensation de l'ouie.

Imaginez-vous maintenant que

nous sommes tous autant d'Automates, sur qui la lumiére, l'air, les corps savoureux, odoriférens & palpables, agissent, comme sur celui dont nous venons de parler; & vous voilà, (au moins selon l'idée de beaucoup de gens) au fait de la nature de nos sens & de leurs fonctions.

Quant au plaisir & à la douleur que nous ressentons souvent à l'occasion des sens, on peut dire en général que tout corps qui en frappant les organes, en chatouille les fibres, donne du plaisir; & qu'au contraire tout corps qui en frappant les organes, en tiraille ou en déchire les fibres, cause de la douleur. Un corps qui en les frappant, ne le chatouillera ni ne les déchirera, ne causera ni plaisir ni douleur.

Au reste (à vous parler ingenue-

ment) la description que nous avons faite des organes des sens ; n'est peut-être pas d'après nature ; ce que nous avons dit ensuite de leurs fonctions, n'est peut-être pas plus conforme à la réalité. Peut-être qu'en adoptant un autre systême, nous nous serions encore plus écartés du vrai. En cela comme en bien d'autres choses, la nature se pratique des routes obscures où le Phisicien appuyé sur les meilleurs principes n'avance qu'en tatonnant; ses propres lumieres ne servent alors qu'à l'éblouir, & une incertitude cruelle l'accompagne par tout. Les systêmes qui s'offrent à lui servir de guides, ne sont le plus souvent que se jouer de sa curiosité. Ce sont des trompeurs qui promettent beaucoup, & tiennent peu. Pour une vérité qu'ils semblent vous découvrir,

voir, ils font naître à l'inſtant cent doutes qui l'obſcurciſſent.

» Quel corps frappe mes yeux ?
» (dira par exemple un Philoſophe
» en conſidérant le Soleil) Eſt-ce
» une matiére émanée de cet Aſ-
» tre ? Eſt-ce un corps intermédiai-
» re & dont l'exiſtence ſoit indé-
» pendante de lui ? Quel quil ſoit,
» quelle impreſſion fait-il ſur mon
» organe ? Ne fait-il que preſſer les
» extrêmités des nerfs, ne leur im-
» prime-t-il point un mouvement
» de tremouſſement ? Ces filets ner-
» veux ſont-ils ſolides, ſont-ils
» creuſés & remplis d'eſprit ani-
» mal ? Qu'appelle-t-on eſprit ani-
» mal ? Eſt-on bien ſûr de ſon exiſ-
» tence ? S'il exiſte, & qu'il ſoit ſuſ-
» ceptible des impreſſions des ob-
» jets extérieurs, par quelle mécha-
» nique porte-t-il ces impreſſions

» au cerveau ? Eſt-ce par un mou-
» vement de reflux, eſt-ce par un
» mouvement de vibration ? Quel-
» le eſt ſon action ſur le cerveau ? y
» forme-t-il des traces, ne fait-il
» qu'y ébranler des fibres ? » Queſtions indiſſolubles, qui reſteront à jamais dans l'obſcurité.

Je dirai encore un mot des ſyſtêmes. Les ſyſtêmes ſont des maladies d'eſprit, qui regnent par contrées, & par ſaiſons. En Angleterre on s'imagine être plongé dans le vuide de Newton ; en France on croit être environné du plein de Deſcartes. Depuis long-tems l'air paſſoit pour être peſant & élaſtique ; aujourd'hui le bruit commence à courir qu'il n'a point de peſanteur, & il pourroit bien ne lui reſter que ſon élaſticité. Autrefois tout fermentoit dans le Corps hu-

main : les Médecins partoient de-là pour expliquer tous les phénomenes ; maintenant la fermentation est en décri, chaque chose a son tems, les humeurs ne fermentent plus.

Quel fond devons-nous donc faire sur des idées si peu solides ? Les rejetterons-nous toutes, & resterons-nous dans un doute universel ? Non, l'Esprit humain n'aime point à ignorer, c'est son foible ; dès qu'il doute, il cherche à s'éclaircir par orgueil, que vous appellerez, si vous voulez, curiosité. Ainsi comme le doute est un état humiliant, dont nous ne pouvons nous accommoder, il faut bien nous étourdir sur cela par quelques systêmes. Adoptons-en donc, mais ne nous en entêtons jamais.

Quand je parle des systêmes en

général, je ne prétends point en excepter le Simpathisme. Il doit être sujet, pour le moins, aux mêmes disgraces : il a pourtant un avantage, c'est que tandis que les autres se croisent pour la plûpart, & se contredisent, il peut se mouler à chacun d'eux, & se prêter aux principes des uns & des autres. Au sujet de la lumiere, par exemple, j'ai suivi dans le cours de cet Ouvrage le systême de Newton ; parce que, sans examiner s'il est le plus recevable, il est le plus conforme à nos préjugés. Ce n'est pas qu'on ne pût fort bien ajuster le Simpathisme au Cartesianisme, en pliant ses raisonnemens à la façon de penser de Descartes.

CHAPITRE X.

Action de la matiere Simpathique sur les Organes des Sens.

QUAND le Soleil, ou un Flambeau, ou quelque Corps lumineux que ce puiſſe être, nous éclaire, il s'échape de ce Corps lumineux une infinité de globules qui ſe répandent à la circonférence ſur les objets, & de-là ſe réfléchiſſent vers nos yeux; & ce ſont ces globules réflechis qui font que nous appercevons ces objets. Ainſi quand je vois Cloé, je ne la vois que parce qu'une portion des globules de lumiere dont elle eſt couverte, & qui ſe réfléchiſſent de tous côtés, vient fraper ma vûe. Conſidérons

ces globules dans la route qu'ils font de Cloé vers mes yeux.

Cloé est environnée de sa matiere Simpathique ; il faut donc que la lumiere passe à travers pour parvenir à moi. Dans cette matiere il y a des parcelles qui approchent fort de la subtilité des globules de la lumiere. Les globules rencontrant ces parcelles, doivent donc leur communiquer du mouvement, les mettre en jeu, les entraîner avec eux vers mes yeux : & voilà la matiere Simpathique qui agit sur l'organe de la vûe, qui seul est plus sensible à ses coups, que tous les autres sens ensemble.

Les corpuscules odoriférens qui émanent naturellement d'une personne, & les autres parcelles de la matiere Simpathique qui ont le plus de rapport avec eux, sont entraî-

nés par l'air vers l'organe de l'odorat.

On ſçait aſſez comment elle agit ſur le goût : ces ſuccions qui en attirent ſi puiſſamment les parcelles, ces baiſers qui en ſont les diſſolvans, tout cela s'apprend par l'expérience. Les Amans favoriſés m'entendent bien, & mon intention n'eſt pas d'en parler aux autres.

Quand je porte ma main ſur celle de Cloé, la matiere Simpathique ſe trouve entre ſa main & la mienne. Dans cette ſituation elle a tout lieu d'agir ſur les nerfs qui compoſent dans moi l'organe du toucher. Les preſſions réïtérées qui ſe font alors ſemblent être appriſes aux Amans par la Nature même, afin de cauſer une plus grande évaporation; car alors les parties comprimées exhalent en abondance la

matiere Simpathique ; à peu près comme une éponge humide laiſſe échaper la liqueur dont elle eſt imbue, entre les mains de celui qui la preſſe.

Il y auroit en tout ceci bien de petits myſtéres à dévoiler ; mais cela ne s'écrit point, il ſe dit de bouche, & s'apprend par tradition.

L'émotion de l'air fait le ſon de la voix ; l'air ému communique ſon mouvement aux parcelles de matiere Simpathique qui ont le plus de rapport avec lui, & ces parcelles émues vont affecter l'organe de l'ouïe.

Puiſque la matiere Simpathique agit ſur les fibres qui compoſent les organes des Sens, elle doit cauſer un reflux des Eſprits animaux au cerveau. Il ne s'agit plus que de

sçavoir quelles idées, quels mouvemens, quelles sensations ce reflux fait naître dans l'Ame.

CHAPITRE XI.

Sensations excitées dans l'Ame par l'action de la matiere Simpathique sur les Organes des Sens.

ENCORE un peu de réflexion sur ce qui lui tomboit dans l'esprit, & M. de S... étoit Simpathiste. Il y a un endroit dans les remarques très-Pirrhoniennes qu'il a faites sur l'Anatomie d'Heïster, où il entre parfaitement dans l'esprit de notre systême. Il dit, en parlant de la matiere Transpirante, que nous appellons ici matiere Simpathique, qu'on pourroit avoir re-

cours à elle pour expliquer le plaisir que des peres ont eu quelquefois en regardant leurs enfans qu'ils ne reconnoissoient pas.

N'est-ce pas-là le Simpathisme tout pur? Mais falloit-il borner les effets de la matiere Simpathique au plaisir que des peres ont eu quelquefois en regardant leurs enfans? Pourquoi ne pas l'étendre à celui que nous ressentons en regardant une belle Personne que nous aimons?

Qu'on ne me parle pas des vûes & des intentions que pourroient avoir des personnes de différent sexe, dont les desirs occultes paroîtroient être la source du plaisir qu'elles prennent en se regardant réciproquement. Il est dans cette délectation quelque chose de plus délicat, & en même-tems de plus

fort. L'exemple ſuivant qui arrive tous les jours parmi nous, va prouver ce que j'avance.

Deux Femmes ſe préſentent à mes yeux ; elles ſont également jeunes, belles & bienfaites, & ceux du Public qui ſe donnent pour connoiſſeurs, ſeroient fort embarraſſés, s'il falloit préférer l'une à l'autre. Au premier coup d'œil il y en a une qui me touche, & l'autre ne me fait aucune impreſſion : je regarde la premiere avec ce plaiſir qui naît du penchant, & la ſeconde avec cette froideur qui accompagne toujours l'indifférence.

Quand j'aurois ces ſentimens intimes, ces deſirs naturels dont nous venons de parler, pourquoi ne les aurois-je pas autant à l'égard de l'une, qu'à l'égard de l'autre ? Ne ſont-elles pas également capables

de me les inſpirer ? Oui, ſans doute, puiſqu'elles ſont toutes deux femmes, & toutes deux également belles. Il faut donc qu'il y ait quelque choſe de plus pur, quelque choſe de plus fort, qui porte ces deſirs plutôt d'un côté que de l'autre. Il faut qu'il ſe paſſe dans mon ame des mouvemens qui me déterminent ; ces mouvemens qui me déterminent, ne peuvent venir que du plaiſir que je reſſens, en regardant celle des deux Belles qui m'a touché. Ce plaiſir de lui-même n'a donc rien de commun avec les vûes groſſiers & matérielles dont nous parlons ; c'eſt une délectation auſſi pure que celle que goûte quelquefois un pere, en regardant ſon enfant qu'il ne reconnoît pas ; & puiſque celle-ci peut naître de l'action de la matiere Simpathique, pour-

quoi l'autre n'en naîtroit-elle pas ? Pourquoi ne seroit-ce pas-là un des mouvemens que la matiere Simpathique excite dans l'Ame ?

Il est des Amours brusques qui naissent tout d'un coup, & avec violence : le premier coup d'œil décide dans ces occasions. Considérons un Amant qui regarde avec avidité une Femme dont il vient d'être épris à l'instant.

Il est assurément pris par les yeux. Or il n'y a que deux choses qui agissent sur ses yeux, la lumiere & la matiere Simpathique. Il faut donc que ce soit ou la lumiere, ou la matiere Simpathique, qui ait causé son Amour.

Ce ne peut-être la lumiere ; elle part indifféremment de tous les objets imaginables. Depui slesplus petites particules, jusqu'aux corps

d'une masse énorme, c'est toujours la lumiere qui agit, & qui nous les fait appercevoir. Or est-il bien concevable que la lumiere, entre une infinité d'objets, attende précisément à partir de tel ou tel, pour produire cette passion violente qu'on appelle Amour?

D'un autre côté la lumiere, selon beaucoup de Physiciens, est toujours la même : la lumiere qui se réfléchit d'un objet vers mes yeux est de la même nature que celle qui se réfléchit de tous les autres objets. Si cela est, comment pourroit-elle produire tant de différens effets, amour, haine, inclination, aversion &c.? tout cela ne se comprend assurément point.

Mais ce qui prouve incontestablement que la lumiere ne produit pas nos inclinations, c'est que si

cela étoit, ce feroit à cauſe de l'agréable impreſſion qu'elle feroit ſur l'organe de la vûe ; ce qui veut dire, parlant plus intelligiblement, que ſi la lumiere occaſionnoit l'Amour, ce ſeroit à cauſe de la beauté qu'elle nous feroit remarquer dans l'objet qu'elle nous repréſente. Car la beauté n'eſt autre choſe que l'agréable impreſſion que la lumiere fait ſur nos yeux : enſorte que tout ce que nous trouverions beau entraîneroit néceſſairement notre inclination, ce qui eſt ridicule. Il eſt vrai que je trouve du plaiſir à conſiderer de beaux Objets ; je me plais à voir une belle Statuë, un beau Tableau, une belle Fleur, un bel Arbre, un bel Animal : je m'y plais, parce qu'alors la lumiere fait une agréable impreſſion ſur mes yeux ; je m'y plais par la même raiſon que

je me plais à manger un bon morceau, dont les sucs font une agréable impression sur ma langue, & me réveillent le goût. C'est ainsi que je me plais aussi quelquefois à regarder un bel Homme, une belle Femme; mais tous ces plaisirs d'eux-mêmes ne vont pas au cœur, ce n'est pas-là ce qu'on appelle inclination. Il faut quelque chose de plus pour former un penchant. Ce quelque chose de plus, qui ne peut venir de la lumiere, doit donc nécessairement venir de la matiere Simpathique; puisqu'il n'y a qu'elle & la lumiere, qui agissent sur l'Amant dont nous parlons. Ce jargon Philosophique est un peu abstrait, mais il est convaincant.

Voici encore un raisonnement de la même sécheresse, mais aussi de la même force. Quand la ma-

tiere Simpathique d'une Personne frape les organes des sens d'un autre, ou elle en chatouille les fibres, ou elle les déchire, ou elle les frape sans les chatouiller ni les déchirer. Si elle les chatouille, ce chatouillement cause au cerveau un reflux, qui donne du plaisir à l'Ame. Alors l'Ame livrée à ce plaisir en desire la continuation, enchérit la source, qui est la Personne même d'où part la matiere Simpathique; & c'est ce qu'on appelle inclination. Si elle les déchire, cette lacération occasionne au cerveau un reflux violent, qui cause de la douleur. L'Ame pénétrée de cette douleur, desire ardemment de s'en défaire, en s'écartant de sa source; & c'est ce qu'on appelle aversion. Enfin si elle les frape sans les chatouiller ni les déchirer, les esprits émus ne

causent à l'Ame ni plaisir ni douleur, & par conséquent ni inclination ni aversion. On n'aime point, on ne hait point, on est indifférent. La matiere Simpathique est donc réellement la cause tant recherchée de nos inclinations, de nos aversions, de nos indifférences.

L'Amour n'est autre chose qu'une maniere d'inclination continuée, & portée jusqu'à un certain point. La Simpathie, à proprement parler, n'est qu'une inclination réciproque, & l'Antipathie une aversion réciproque. La matiere Simpathique est donc aussi la source de l'Amour, de la Simpathie, de l'Antipathie.

Veut-on avoir recours à l'expérience? En voici une entre mille autres que je pourrois rapporter.

Le Linx qu'on appelle autrement Once ou Loup Cervier, eſt un Animal ſauvage, carnacier, & farouche autant qu'il ſe peut. Les Naturaliſtes nous racontent qu'il y a entre lui & la Panthere une ſi grande antipathie, que la vûe ſeule de celle-ci épouvente tellement le Linx, qu'il perd toute ſa férocité, demeure pour ainſi dire immobile, & ſe laiſſe égorger par la Panthere, ſans oſer même ſe défendre.

Que je diſe à quelque grand Phyſicien, » Vous avez blanchi » dans l'étude de la Nature, & elle » n'a point de myſtéres où vous ne » ſoyez initié. Je ne doute pas » qu'en deux mots vous ne me » réveilliez un de ſes ſecrets, où » je me trouve fort embarraſſé. » Vous avez entendu parler auſſi » bien que moi de l'étonnante An-

» tipathie, qui eſt entre le Linx &
» la Panthere. Je ne ſçai quelle peut
» en être la cauſe, & c'eſt à vous
» que je m'adreſſe pour l'appren-
» dre. « Mon Sçavant ne manquera pas de me dire que je m'adreſſe fort mal. Qu'il ignore auſſi bien que moi l'origine de la Simpathie & de l'Antipathie, de l'Inclination & de l'Averſion; que ce ſont autant de paſſions confuſément attachées à l'âme des Hommes, & à l'inſtinct des Animaux : qu'aucun Philoſophe ne les a jamais expliquées clairement, & qu'enfin ceux qui en parlent le mieux, ne ſçavent ce qu'ils diſent.

» Hé bien (repliquerai-je) laiſ-
» ſons-là le Linx & la Panthere, laiſ-
» ſons-là leur Inſtinct & l'Antipa-
» thie, qui lui eſt confuſément at-
» tachée; prenons ſeulement les

» les peaux de ces deux Animaux ;
» ſuſpendons-les l'une auprès de
» l'autre, & voyons ce qui arrive-
» ra. La peau du Linx ſera bien-
» tôt altérée par la préſence de
» celle de la Panthere ; elle perdra
» ſon poil, ſe réduira en pouſſiere,
» & ſe conſumera en peu de tems.
» Hé bien, M. le Phyſicien, il ne
» s'agit plus de paſſions, il ne s'agit
» plus d'amour & de haine, ni de
» l'inſtinct à qui ces paſſions ſont
» attachées par des liens impercep-
» tibles. Voilà deux Corps inani-
» més, dont l'un agit avec une
» force ſurprenante ſur l'autre. Aſ-
» ſignez-nous une cauſe à ces vio-
» lens effets «. Sans doute notre
Phyſicien va me dire que ce qu'il
a de certain à me répondre ſur ce
ſujet, c'eſt qu'il ſe détache de la
peau de la Panthere des corpuſcules

invisibles qui frapent la peau du Linx, entrent dans les pores, brisent les fibrilles, partagent les particules, & réduisent le tout en poussiere.» Quoi donc? M. le Physicien, » voilà de corpuscules qui s'échapent de la peau de la Panthere, » & vont s'attacher à celle du Linx: » n'est-il pas probable, n'est-il pas » même nécessaire, que, par le » moyen de la transpiration, il s'en » échape de pareils, & en plus » grand nombre, du Corps de la » Panthere vivante? S'il s'en échape » de pareils, ils doivent aller fraper les sens du Linx vivant; & » puisque ces corpuscules, après » la mort de l'un & de l'autre, produisent des effets si surprenans » sur la peau de celui-ci, pourquoi » des mêmes corpuscules, tandis » que ces deux Animaux sont en-

» core en vie , n'auroient-ils pas
» aſſez de pouvoir ſur le Linx,
» pour l'épouventer , le conſter-
» ner, le rendre immobile ? Con-
» cluons donc que l'Antipathie qui
» ſe trouve entre le Linx & la Pan-
» there, eſt cauſée par une matiere
» très-déliée, qui ſe répandant au-
» tour de la Panthere, frape déſa-
» gréablement les ſens du Linx,
» & voilà les effets de la matiere
» Simpathique établis «.

Je ne ſçai ſi l'on regardera ces preuves du même œil que je les regarde ; j'avoue que ces raiſons ont quelque choſe de frapant pour moi, & je ne puis ſçavoir mauvais gré à un homme qui penſe, d'adopter le Simpathiſme. Je trouve dans ce ſyſtême un air de ſimplicité, une netteté, une certaine aiſance que je ne vois point partout ailleurs.

Enfin je trouve la maniere de penser des Simpathistes si raisonnable, que je ne sçai trop à quoi il tient, que moi-même je ne me déclare formellement Simpathiste.

Je regarde la Physique comme un terroir où chaque particulier a droit ; on y bâtit un systême à peu près comme on bâtiroit une maison à son usage, chacun suivant son goût ; grande liberté sur le choix des matériaux. Si ceux que les autres ont découverts ne vous plaisent pas, vous pouvez fouiller plus avant, & en déterrer de nouveaux ; vous les arrangerez à votre fantaisie, & vous en bâtirez un systême tel qu'il vous plaira.

Jamais personne ne profita plus de cette liberté que Descartes ; c'étoit un homme peu éconôme, qui pour un rien, vous créoit une matiere

tiere toute nouvelle. Il en créa une pour agir ſur nos yeux, & exciter notre vûe ; parce qu'il craignoit que le Soleil ne s'épuisât à la fin, s'il continuoit d'envoyer vers nous une lumiere toujours nouvelle. Il en créa une autre qu'il chargea du ſoin de pouſſer les Corps graves vers le centre de la terre ; à ces deux Matieres il en ajouta une troiſiéme, qu'il deſtina à circuler autour de l'Aimant. Enfin il raſſembla ces trois Matieres en une, à qui il donna une ſi grande étendue, qu'il en remplit tout l'Univers.

Après Deſcartes parut un célébre Anglois, qui anéantit toutes les matieres que Deſcartes avoit pris la peine de créer, & les remplaça par le vuide. Encore une fois grande liberté dans tout ce qui regarde la Phyſique.

Les Simpathiſtes n'ont point abuſé de cette liberté ; ce ſont des Philoſophes modeſtes, qui n'ont ni créé, ni anéanti rien. Ils ont fait paroître ſur la ſcéne une matiere qui ne leur peut être conteſtée : ils l'ont conduite par des voyes ſûres, aux Organes des Sens. Là ils font voir avec une eſpece d'évidence, qu'elle doit produire les effets qu'ils lui attribuent. Après cela, qui ne ſeroit pas tenté de penſer comme des gens ſi raiſonnables ; ajoutez encore je ne ſçai quoi d'amuſant répandu ſur l'idée qu'on ſe forme de la matiere Simpathique, de ſon action, de ſes effets, & je penſe que vous ne pourrez guerre vous-même vous diſpenſer de devenir Simpathiſte.

Pour moi quand je vois un Amant en préſence de celle qu'il aime,

j'adopte entiérement le Simpathisme, au moins pour ce moment-là. Alors il me semble voir la matiere Simpathique, qui partant de la Belle, va fraper les yeux de son Amant. Je lis dans la physionomie de cet Amant les plaisirs que cette matiere lui procure, & je vois dans son ame les tendres impressions qu'elle y laisse. Je le compare au Papillon, qui pendant la nuit apperçoit tout-à-coup la lumiere d'un flambeau. Cet éclat subit réveille & réjouit ce petit Insecte. Il déploye ses aîles, & vole vers la source d'où s'écoule la lûmiere, vers le flambeau. Plus il approche, plus la lumiere agit avec force sur lui, plus il ressent de plaisir. Enfin à force de vouloir augmenter cette délectation, il trouve sa mort. Il s'approche trop près du flambeau,

Il voltige autour de la méche allumée, & se jettant au milieu de la flamme, il meurt autant consumé par le plaisir qu'il goûte, que par le feu qui le réduit en cendre.

C'est ainsi, mais plus en sûreté, qu'un Amant frapé par les rayons de la matiere Simpathique, ressent ces desirs véhémens qui le portent avec tant d'efficacité à s'approcher de la source d'où elle part. Plus il s'approche, plus la matiere Simpathique agit avec force. Enfin s'il s'approche jusqu'au point de joindre au plaisir de la vûe, celui du toucher, alors la matiere Simpathique agissant encore par cet organe, lui cause une nouvelle délectation, & le jette dans de nouveaux ravissemens. Que dirai-je de ces baisers de flamme qui saisissent le goût, de cette suavité qui frape

l'odorat ? Que dirai-je de ce langage de l'Ame, de ces paroles entrecoupées, de ces doux murmures, de ces soupirs qui échapent au cœur qui se noye dans des torrens de volupté, & qui donnent tant de vivacité à l'action de la matiere. Simpathique sur l'organe de l'ouïe ? De-là ces transports impétueux des Amans. De-là ces épanchemens de tendresse, ces effusions du cœur, ces délicieux égaremens de l'esprit, ces voluptés qui absorbent toutes les puissances de l'ame,

Etonné de ces effets prodigieux dont il ignoroit la cause, le Poëte Philosophe de l'antiquité, disoit que l'Amour étoit un desir de se transformer en ce qu'on aimoit, & de confondre sa substance avec la sienne. Voici à peu près comme il s'explique.

Quels desirs, quels transports agitent les
Amans,
Dans la brûlante ardeur de leurs embras-
semens?
Toujours ingénieux à former leurs sup-
plices,
L'Amour, envain pour eux, épuise ses
délices.
Des plus touchans plaisirs ces Amans
enivrés,
D'un chimérique bien sont encore al-
térés:
Ils voudroient, mais envain, ils vou-
droient que leur Ame
Put passer dans l'objet de leur avide
flamme;
Et que leurs Corps unis, mêlés & con-
fondus,
L'un dans l'autre à jamais pussent être
perdus.

Voilà comme Lucrece attribue à des desirs imaginaires, ces mouvemens violens que nous expliquons avec tant de netteté, en ad-

mettant l'action de la matiere Simpathique.

CHAPITRE XII.

Traces formées dans le Cerveau par l'action de la matiere Simpathique.

JE vous ai représenté le Cerveau comme une substance molle, & à peu près semblable à la moëlle.

Si l'on poussoit avec force un filet d'eau sur un amas de moëlle, l'eau se creuseroit un passage dans la moëlle, & laisseroit après elle un petit espace vuide. Si l'on continuoit long-tems à pousser d'autres filets d'eau, la moëlle se trouveroit creusée en un infinité d'endroits, & resteroit dans cette situation, jusqu'à ce qu'une cause étrangere

l'en tirât. Tel eſt à peu près l'état du cerveau, & telles ſont les traces que les reflux des Eſprits animaux y laiſſent après eux.

Outre cela il faut remarquer que c'eſt préciſément dans le tems que les eſprits s'ouvrent ces ſortes de paſſages dans le cerveau, que l'ame conçoit ſes idées, ou plutôt eſt frapée de ſes ſenſations. Ainſi je ne reſſens la douleur que me cauſe le feu qui me brûle le bout du doigt, que quand les Eſprits émus par les parti. s du feu, ayant reflué le long du bras, des épaules & du cou, viennent enfin à fraper le cerveau, à faire leur impreſſion, à y former des traces; enſorte que ce n'eſt que cette derniere action des eſprits, qui fait les ſenſations.

Il faut encore remarquer que toutes les fois que les eſprits, mis

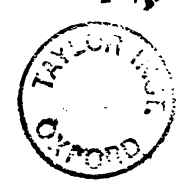
en mouvement par la ſeule volonté de l'ame rempliſſent les petits vuides qu'ils ont autrefois formés dans le cerveau, & repaſſent par les mêmes ſentiers qu'ils s'étoient déja ouverts, alors l'ame ſe rappelle les idées, & les ſenſations qu'elle avoit eues dans l'inſtant de leur premier paſſage ; c'eſt ce qu'on appelle ſe reſſouvenir, ſe remettre, ſe retracer la mémoire.

Vous vous reſſouvenez qu'il y a quelque tems qu'une épingle vous piqua vivement la main, & vous cauſa une douleur très-ſenſible. Vous vous rappellez à merveille cette douleur, & quand vous y penſez, il vous ſemble que vous la reſſentés encore ; mais peut-être ne ſçavez-vous pas ce qui ſe paſſe dans vous, pour vous redonner cette idée.

Dans le tems que la pointe de

l'épingle s'enfonça dans votre main; elle déchira quelques-unes des fibres qui composent l'organe du toucher. Cette lacération causa une émotion violente aux esprits qui refluant au cerveau, y firent une trace avec une véhémence proportionnée à violence de leur mouvement, & cette action des esprits dans cette trace, vous causa une douleur des plus vives. Quand leur mouvement diminua, votre douleur diminua aussi, & quand leur mouvement eut entierement cessé, votre douleur cessa aussi entiérement. Mais la trace qui se fit alors dans votre cerveau, y a toujours resté : & quand vous vous rappellez cette douleur, c'est que vos esprits mis en mouvement, agissent dans cette trace, à peu près comme ils y avoient agi la premiere fois.

C'eſt ainſi que vous vous reſſouvenez de tout ce que vous avez vû, ſenti, goûté, touché, entendu, en un mot de tout ce qui vous a fait autrefois quelque impreſſion. Si vous avez oublié quelque choſe, c'eſt que la ſubſtance de votre cerveau, qui eſt naturellement molle, s'eſt affaiſſée, & a bouché ou effacé la trace que les eſprits y avoient faite. Quand cette trace eſt effacée, vous avez beau mettre les eſprits en mouvement, ils ne retrouvent plus leur paſſage, ils ne peuvent plus vous rappeller l'idée que vous cherchez. Quand vous craignez de perdre la mémoire de quelque choſe, vous la repaſſez ſouvent dans votre eſprit. C'eſt afin que les eſprits allant & revenant pluſieurs fois par le même paſſage, tiennent toujours le cerveau en état, & l'empê-



chent de s'affaiſſer & de boucher ce paſſage. Rapprochons maintenant nos idées.

L'ame aime naturellement à ſe remettre ſes plaiſirs paſſés, & c'eſt avec une nouvelle délectation qu'elle ramene les eſprits dans les traces où jadis ils avoient fait quelqu'agréable impreſſion. Or de toutes ces agréables impreſſions, il n'y en a point qui le ſoient davantage que celles que les eſprits ont faites étant émus par la matiere Simpathique. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'ame les fait repaſſer ſi ſouvent ſur ces traces, les y maintient ſi long-tems, & trouve tant de plaiſir à s'entretenir ſoi-même de ſon Amour. De-là ces réflexions touchantes, ces délicieuſes rêveries; ces douces chimeres dont les Amans ſe repaiſſent, ſans pouvoir s'en raſſaſier.

Quand par méprise vous prenez une autre personne pour celle que vous aimez, c'est que la lumiere se réfléchit de cette personne, dans le même ordre qu'elle réfléchit de l'autre. Les esprits refluant vers le cerveau doivent donc remplir la trace qu'ils y avoient faite dans le tems que vous étiez en présence de celle que vous aimez. Aux environs de cette trace est celle que la matiere Simpathique y a formée; les esprits la rencontrent & la remplissent aussi. Cette action des esprits vous cause une douceur intérieure, & attachant ce plaisir à la personne que vous avez sous les yeux, vous l'aimez jusqu'à ce que vous soyez détrompé, & que vous cessiez de la prendre pour une autre.

On peut faire à peu près le même raisonnement sur les Tableaux. Un

Portrait réfléchit la lumiere dans le même ordre que la personne qu'il représente. Ainsi quand vous regardez le Portrait d'une personne que vous aimez, les esprits rentrent dans les sentiers qu'ils ont autrefois ouverts, & se répandant sur les traces que la matiere Simpathique a frayées aux environs, vous jettent dans la même extase que si vous étiez en présence de l'objet même que vous chérissez.

N'avez-vous point entendu parler de ce Siennois qui fut tant cheri à la Cour d'une Duchesse d'Urbin. Jamais Amour ne fut plus singulier dans son origine, & dans ses progrès. Il fut d'abord éperduement aimé d'une jeune Dame, qui fit confidence de son Amour à une Comtesse de ses amies, sans cependant lui déclarer le nom de celui

qu'elle aimoit. Elle l'appelloit toujours le beau Siennois, & en faisoit un portrait si avantageux, que la Comtesse elle-même ne put s'empêcher de se sentir pour lui certaine inclination, qui augmentant peu à peu, devint bien-tôt une attache bien réelle, & un Amour très-violent. A quelques jours de-là une fievre maligne attaqua la jeune Dame, & l'emporta. Ainsi la Comtesse demeura éprise d'une personne qu'elle n'avoit jamais vûe, & qu'elle commença à desesper de pouvoir jamais connoître. Un Amour de cette espece devoit être un peu chagrin & tirannique; il fallut bien trouver une personne de confiance, à qui pouvoir faire part de sa douleur. La Comtesse avoit une Parente qu'elle aimoit; elle lui ouvrit son cœur, lui déclara la triste

ſituation où elle étoit, & lui parla ſi ſouvent du beau Siennois, que cette Parente, après avoir prit part au chagrin de ſa Couſine, prit bientôt part à ſa paſſion, & devint en peu de tems ſa rivale. Celle-ci pour tromper ſon malheureux Amour, & bercer ſes inquiétudes, écrivoit les Lettres les plus paſſionnées du monde à l'inſenſible objet de ſa tendreſſe, & les adreſſoit au beau Siennois. Une de ces Lettres tomba entre les mains d'une Dame qui la lut, & la communiqua à pluſieurs autres de ſes Amies. Elles y trouverent des ſentimens ſi tendres, des expreſſions ſi touchantes, elles y démêlerent une paſſion ſi violente, qu'elles ne douterent plus que celui à qui s'adreſſoit cette Lettre ne fut l'Homme le plus accompli qui ſe pût trouver; & chacune ſe le repré-

ſentant ſous la plus belle apparence qu'elle pouvoit imaginer, elles en furent toutes épriſes. Ainſi d'amie en amie, de confidence en confidence, la renommée du bel inconnu faiſoit des progrès étonnans à la Cour de la Ducheſſe. On ne parloit que du beau Siennois. Chaque jour il faiſoit de nouvelles conquêtes, & tous les cœurs payoient tribut à la haute idée qu'on avoit conçue de lui. Cependant le bien aimé Siennois étoit à la ſuite du Duc d'Urbin fort tranquille, & ne penſant à rien moins qu'à jouir de ſa bonne fortune, & à correſpondre à l'attache univerſelle qu'on avoit pour lui. Heureux, ſans pouvoir goûter ſon bonheur : il fut aimé ſans le ſçavoir, par gens qui peut-être le connoiſſoient, & ne ſçavoient pas qu'il fut l'objet de leur amour.

C'étoient-là autant d'effets de l'action des esprits, dans les traces que la matiere Simpathique occasionne au cerveau.

On vous fait la description d'une Belle que vous n'avez jamais vûe; la taille, les traits, le teint, l'air, la grace, rien n'est oublié. Vous rassemblez tout cela dans votre imagination, & vous en faites l'image d'une belle personne que vous vous représentez vivement. Vous ne vous en tenez pas-là : vous mettez les esprits en mouvement, & vous les faites passer dans les traces qu'ils avoient faites, quand la matiere Simpathique de quelqu'aimable objet frapoit vos sens. Les esprits toujours prêts d'obéir à vos ordres, agissent & vous rappellent un plaisir que vous avez autrefois goûté; & comme vous rapportez ce plaisir

au portrait chimérique que vous avez peint dans l'imagination, votre cœur s'attendrit, vous devenez amoureux de vos propres idées, & vous vous sentez une forte inclination pour une personne que vous n'avez jamais vûe.

Il y a bien de l'apparence que l'Amoureux de la Venus Gnidienne, étoit dans un cas à peu près pareil à celui-ci. Il avoit une fort belle Statue devant les yeux; en même-tems il se rappelloit souvent les douces impressions que la matiere Simpathique avoit faites autrefois sur lui, & attachant ce plaisir à la vûe de la Statue, il en devint éperduement amoureux.

Voilà comme les Simpathistes expliquent par l'action des esprits animaux, ce qu'ils ne peuvent expliquer par l'action immédiate de la

matiere Simpathique. Dès que celle-ci leur manque, ils ont recours aux ressorts de la mémoire ; ils les font jouer, & dans ce jeu ils trouvent à coup sûr tout ce qu'ils y cherchent : c'est une ressource qui ne leur manque jamais au besoin.

CHAPITRE XIII.

Différences des inclinations suivant les différens âges.

UN célébre Machiniste disoit, *Qu'on me donne un point fixe, & j'ébranlerai le Ciel & la Terre.* Un Philosophe du siecle dernier disoit, *Qu'on me donne de la matiere & du mouvement, & je vais composer un Monde.* Belles promesses ! Promesses dignes de ces grands Hommes !

Pour moi, petit Physicien timide; qui n'ose m'écarter du centre de ma sphere, d'où je regarde à perte de vûe ces Héros de la Philosophie, je n'ai garde de prendre un ton si relevé, & de promettre de si grandes choses : mais qui m'empêchera de hausser ma voix, & de crier de toutes mes forces, *Qu'on détruise l'Amour, & je vais le rétablir avec un peu de matiere Simpathique?* Les deux autres promesses sont plus majestueuses que la mienne; mais elles ne coûtoient pas d'avantage à ceux qui les faisoient, que la mienne ne me coute. On n'a point encore trouvé de point fixe à notre Machiniste, & Descartes n'a jamais eu entre les mains cette matiere & ce mouvement tel qu'il le désiroit pour faire son monde. Je pense aussi qu'on ne s'avisera pas de dé-

truire l'Amour, pour voir si je le rétablirai. Il est aisé de se vanter de quoi que ce soit, quand on sçait qu'on ne peut être obligé à l'accomplir.

Quoi qu'il en soit, à bien examiner la chose, on trouve tant de liaison entre les inclinations ou les aversions, & l'action de la matiere Simpathique, qu'on peut dire hardiment que l'une ne peut exister sans l'autre : où la matiere Simpathique n'a point agi, il n'y a point d'inclination ; & où elle agit, à proportion de la force avec laquelle elle agit, les inclinations, les aversions, les simpathies, les antipathies sont vives & touchantes ; en un mot en fait de ces passions, tout dépend de la matiere Simpathique.

Rien n'est plus propre à nous

convaincre de cette vérité, que les différentes inclinations qui sont attachées aux différens âges, & qui dépendent absolument de la différence de l'action de la matiere Simpathique. Car si, par exemple, un Enfant n'aime pas comme un Adulte, c'est que la matiere Simpathique n'agit pas sur lui comme sur un Adulte. Pour approfondir un peu la question, prenons la nature dès l'instant qu'elle forme un enfant au sein de sa mere, suivons-la ensuite pas à pas, & voyons par quels dévelopemens, d'un enfant elle sçaura en tirer un homme fait, un homme capable d'aimer & d'être aimé.

Nos Corps ne sont qu'un assemblage de vases, de canaux, de réservoirs, dont chacun contient la liqueur qui lui est destinée. Ap-

puyons-nous sur ce principe ; & allons à la découverte.

Pressons également, fortement & de tous côtés un homme haut de six pieds, ou davantage si vous voulez. Exprimons en tout le fluide ; il diminuera de plus des deux tiers. D'un Geant, nous en ferons un Nain, & un Nain d'un ou de deux pieds, au plus ; ce n'est plus qu'un amas de canaux vuides, & dont les parois sont rapprochés & collés les uns aux autres.

Ne nous en tenons pas-là. Otons à tous ces canaux leurs parties les plus grossieres, & ne leur laissons qu'une pellicule la plus mince que nous puissions imaginer ; voilà notre Nain qui diminue à perte de vûe, il devient presque rien. Bien loin que nous puissions distinguer chacun de ses membres ; peu s'en

faut

faut que le tout n'échappe à nos yeux.

Cependant cette petite parcelle, toute informe qu'elle paroît, contient en elle bien distinctement toutes les parties de l'homme. Tel justement le germe de ces petits œufs qui sont distribués & collés sur cette partie de la femme que les Anatomistes appellent Ovaire. Tel, dis-je, le germe de ces petits œufs, (ou si vous voulez le vers qui s'y insinue) contient en petit toutes les parties de l'enfant qui en doit naître. Attachons-nous maintenant à ce germe, & voyons ce qu'il va devenir.

Dès que l'essence qui est destinée à le féconder, vient à ouvrir au passage; les liqueurs s'insinuent, les canaux se remplissent, les parties

ſe développent. Les jambes & les bras s'écartent du tronc, la tête s'éleve ſur les épaules, chaque membre prend ſa place, & cet aſſemblage répréſente un enfant. Neuf mois ſe paſſent, il naît. Ses ſens s'épurent ; l'air frappe ſes oreilles, & il entend ; ſes yeux s'ouvrent, & il voit. Cependant de nouveaux canaux répandus par tout le corps, ſe préſentent de jour en jour au ſuc nourricier des alimens, qui les remplit, les aſſermit, en augmente le volume, & par conſéquent celui de l'enfant qui doit croître à proportion que les canaux ſe dilatent & ſe dévelopent.

Arrêtons-nous ici un inſtant, & conſidérons cet enfant dans l'état où il ſe trouve actuellement : il a ſa matiere Sympathique, cela n'eſt pas douteux. Cette matiere doit pro-

duire quelques effets, cela est encore certain; mais elle ne produira pas l'amour. A la vuë de deux jeunes filles âgées de cinq à six ans, je me sens quelquefois pour l'une certaine inclination que je n'ai pas pour l'autre; mais cette inclination ne sçauroit être aussi forte qu'elle pourra le devenir, quand cet enfant aura atteint l'âge de quinze ans. C'est que sa Matiere Simpathique n'est pas encore vivifiée.

D'un autre côté un enfant a les organes des sens fort bien disposés: aussi la matiere Simpathique agit-elle sur eux; mais les effets qu'elle produit, ne sçauroient être aussi violens que ceux qu'elle produira dans la suite; parce que les sens ne sont pas encore perfectionnés.

Que manque-t-il donc à la Matiere Simpathique des enfans? Que

manque-t-il à leur organe ? Il leur manque ce dont ils ne peuvent être pourvûs que dans un certain tems.

Vers l'âge de douze à quatorze ans, le ſang commence à ſe gliſſer dans certains couloirs internes qui ſe ſont nouvellement démêlés des autres : là il ſe prépare, s'épure, ſe rafine, & ſe change enfin en une eſſence vivifiante qu'il n'eſt permis qu'aux Médecins de nommer *. Certains vaiſſeaux la répompent ; & la portent de l'endroit où elle s'étoit préparée, dans la maſſe du ſang qui la diſtribue enſuite dans toutes les parties du corps.

Aux approches de cette eſſence, les fibres ſe tendent, les membres s'affermiſſent, le tempérament s'endurcit, la voix devient plus forte,

* Voyez ceux des Médecins qui ont traité *de ſemine maſculino & feminino*.

& tout le corps plus robuste. Sans doute que les organes des sens doivent se sentir des influences de cette liqueur. En circulant, elle les rencontre, agit sur eux, les perfectionne, les rend susceptibles des impressions les plus fortes que puisse faire la matiere Simpathique, & leur donne la perfection qui leur manquoit auparavant.

D'un autre côté, les fluides du corps humain, qui jusqu'alors avoient croupis dans une espéce d'inertie, sont excités par le mêlange de cette nouvelle essence, & leurs principes commencent enfin à se développer. On conçoit aisément que tous ces changemens ne peuvent s'opérer tant dans les fluides que dans les solides, qu'en même tems il ne s'en fasse de très-considérables dans la matiere Simpathique.

Outre cela cette essence qui vivifie tout, après avoir bien circulé s'exhale avec les autres fluides. Voilà donc de nouveaux corpuscules qui se répandent au dehors, & se mêlent avec la Matiere Simpathique; & c'étoit justement ce qui lui manquoit pour exercer pleinement ses fonctions.

Cette essence est à la Matiere Simpathique avec qui elle s'exhale, ce que le sel est aux ragoûts. Quelqu'exquis qu'un ragoût puisse être de lui-même, si le sel y manque, il ne peut flatter notre goût. Ainsi quelque bien disposée que soit d'elle-même la matiere Simpathique, si cette essence y manque, elle n'a point de force, elle n'a point d'activité.

Telle est cette perfection tant recherchée que la nature differe si

long-tems à donner aux sens & à la matiere Simpathique des enfans : c'est ainsi qu'une jeune personne (car nous n'appellerons plus enfant, celui ou celle qui se sent en état d'être pere ou mere) se trouve enfin capable d'aimer, & d'être aimée de toute l'étendue de la matiere Simpathique.

Je ne tairai pas une difficulté qui se présente naturellement sur ce sujet. Cette essence, dira-t-on, ce sel qui assaisonne la matiere Simpathique, assaisonne aussi-bien celles des hommes que celles des femmes. Pourquoi donc la matiere Simpathique des hommes ne produit-elle pas sur d'autres hommes, les mêmes effets qu'y produit celle des femmes.

Il est vrai que la matiere Simpathique d'un homme peut faire quel-

qu'impreſſion ſur un autre homme. De deux joueurs qui jouent enſemble, & qui nous ſont entiérement inconnus, nous ſouhaitons aſſez ſouvent que la fortune favoriſe l'un plutôt que l'autre. C'eſt ſouvent un effet de la matiere Simpathique de celui pour qui nous inclinons, qui nous flatte davantage que celle de l'autre; mais cela ne peut pas aller fort loin. Ces ſortes d'inclinations ſont à peu près ſemblables à celles que produit la matiere Simpathique des enfans, qui nous fait pancher ſans nous entraîner, & qui nous lie, ſans nous ſerrer trop étroitement.

Tel eſt le goût que nos ſens trouvent à la matiere Sympathique de nos ſemblables, des autres hommes. En général ils ne peuvent y en trouver un plus vif, & un plus ſenſible.

Car si cela étoit ; ce seroit sur-tout à cause de l'essence qui l'assaisonne. Mais nous avons dans nous une essence à peu près de la même nature qui agit sur nos organes & les tient en état : or cette autre essence, ou même toute matiere Simpathique assaisonnée par elle, ne peut pas faire une grande impression sur les organes : de même que dans une personne qui auroit continuellement du vin dans la bouche, non-seulement ce vin ne feroit que peu ou point d'impression sur le goût, mais encore celui qu'on y ajouteroit, n'en feroit pas d'avantage. Au lieu que dans les femmes, c'est toute une autre matiere Simpathique, une autre essence, un autre assaisonnement. C'est un ragoût dont nos sens ne sont point fatigués, & qui leur fait sentir toute son activité.

C'est comme si l'on versoit de l'eau-de-vie dans cette bouche toujours pleine de vin, dont je viens de vous parler ; l'eau-de-vie feroit son impression sur le goût, indépendamment du vin qui n'agit plus sur lui. Revenons à notre hypothése.

Tant que les organes des sens restent dans leur perfection, que l'essence vivifiante se philtre en abondance, & que la transpiration fournit une assez grande quantité de matiere Simpathique ; en un mot, tant que l'on est jeune, on est en état d'aimer & d'être aimé.

Dès que l'on touche à la vieillesse, les organes, les sens s'endurcissent ; la liqueur vivifiante diminue, la transpiration ne fournit plus une assez grande quantité de matiere Simpathique, & le peu qu'elle en fournit n'a point la même qualité

on commence à n'être plus susceptible d'amour, & à être incapable d'en donner.

Enfin la caducité venant à nous ôter les fonctions des sens, à empêcher la filtration de l'essence vivifiante, à éteindre la transpiration, plus d'amour pour nous chez les autres, plus d'amour pour les autres chez nous. C'est fait de cette belle passion, c'est fait de la vie. L'homme n'est plus alors qu'une machine antique, dont les ressorts usés sont prêts à tomber en poussiere au moindre souffle de la mort.

Admirez de l'Amour la bonté singuliere;
Lui seul nous donne la lumiere,
Et nous prenant dès le Berceau,
Comme nous il se fortifie,
Comme nous il tombe, il varie,
Et ne nous quitte qu'au tombeau.

Voici une Lettre qui m'a paru

avoir beaucoup de rapport au sujet que je viens de traiter.

A MONSIEUR ***

DOCTEUR EN MEDECINE.

MONSIEUR,

Vous y ferez telle réflexion qu'il vous plaira. Il est toujours certain qu'il se fait un grand développement dans le cerveau d'une jeune personne qui touche à l'âge de puberté. Ces inquiétudes aveugles qui commencent alors à l'agiter, ces nouvelles idées qui s'offrent en foule à son esprit, ces mouvemens extraordinaires du cœur qui s'amolit, tout cela est une preuve évidente de ce que j'avance.

Prenez-moi un jeune homme qui n'ait jamais eû aucune idée de l'a-

mour, un jeune homme qui se soit étonné plus d'une fois de ce que la nature s'est avisé de diviser le genre humain en deux sexes, en un mot un jeune homme le plus neuf que vous puissiez imaginer. Amenez-le à l'âge de puberté, je veux dire au point où il commence à se sentir; il sera sujet comme un autre à toutes les agitations dont je viens de vous parler.

Placez-le dans le monde, introduisez-le dans les cercles, mettez-le en presence d'une belle dont la phisionomie le frappe, & considerez les efforts que vont faire toutes les puissances de son ame.

Ses yeux se repaissent avec avidité de tout ce qui tombe sous leur sens, & son imagination échauffée par le feu de l'amour, lui forme des images voluptueuses de ce que ses

yeux ne sçauroient appercevoir. Son entendement inaccoutumé à cette passion, s'occupe agréablement autour d'elle; il perce, il y fait de nouvelles découvertes, & y trouve toujours de nouveaux plaisirs. Sa mémoire qui est la dépositaire de tous les mouvemens de son cœur, lui retrace ces pensées délicieuses, & lui fait gouter les douceurs qu'elle n'étoit point capable d'inspirer auparavant.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, d'où peuvent venir ces inquiétudes aveugles, ces nouvelles idées, ces agitations du cœur? D'où peuvent venir ces peintures que l'imagination forme, ces découvertes que l'entendement fait, ces plaisirs que la mémoire fournit? En un mot, d'où peuvent venir toutes ces impressions qui naissent

naturellement dans nous?

Tout bien examiné, je me suis imaginé qu'il y a une portion du cerveau qui demeure engourdie, & comme morte pendant l'enfance, mais qui prend vie & se développe vers l'âge de douze à quatorze ans, & que les esprits venant alors à agir dans les traces qui y sont naturellement formées, l'âme commence à sentir les premieres atteintes de l'amour.

Je regarde cette portion du cerveau comme un livre que la nature a écrit de sa propre main, & qu'elle tient fermé pendant un certain tems, après lequel elle l'ouvre, & le présente à l'âme qui y lit les premiers principes de la grande passion des hommes, de l'amour.

Parlons plus physiquement. Cette essence admirable qui commence

à se filtrer dans les hommes & les femmes, vers l'âge de douze à quatorze ans, regorge bientôt dans la masse du sang, & se portant au cerveau, lui fournit un genre nouveau d'esprits, tout-à-fait propres à développer ces traces que la Nature sembloit négliger depuis si longtems: & c'est alors que l'ame commence à être agitée de ces désirs vagues à qui la matiere de la transpiration prend bientôt soin de présenter un objet.

Vous voyez, Monsieur, que par ma façon de penser, je tiens de bien près aux Simpathistes: mon hypothése est, pour ainsi dire, une branche de la leur, & ce n'est peut-être pas un bien pour moi.

Quoiqu'il en soit l'idée de ces traces voluptueuses, formées dans le cerveau dès la premiere confor-

mation, & dont le développement est reservé à la suite des tems ; cette idée, dis-je, a ces conséquences, & ces conséquences se trouvent conformes à l'expérience.

Ces sortes de créatures qui ne sont ni hommes ni femmes, les Eunuques (je parle de ceux qui sont tels dès leur enfance) sont incapables de goûter les délices de l'amour : les malheureux ne peuvent pas même se faire une idée de cette passion. Soumis comme les autres à toutes les miseres de l'humanité, ils sont seuls privés de ce qui pourroit faire leur consolation : ils ne peuvent aimer. Vous en devinez déja la raison. Les Rudimens de l'amour sont dans leur cerveau, comme dans tous les autres ; mais ils n'y sont pas développés. C'est un Palais enchanté où les plaisirs

fourmillent, mais dont ils n'ont pas la clef : ils sont dépourvûs de cette essence vivifiante qui seule étoit capable de leur ouvrir ces traces voluptueuses. S'ils ressentent quelques mouvemens confus de tendresse ; cela vient des vains efforts que font les esprits pour entrer dans ces traces. Mais ces mouvemens confus tiennent plus de la douleur que du plaisir. La nature gémit en se cherchant dans les lieux où elle ne se trouve plus.

Il n'en est pas de même d'un Eunuque qui n'est tel que depuis l'âge de puberté : les traces sont développées dans le cerveau, les esprits peuvent s'y répandre, il peut continuer d'aimer ; mais quel genre d'amour est celui-là ? je ne puis mieux le comparer qu'à ces douleurs très-vives quoiqu'imaginaires,

que certains manchots ressentent dans le bras dont ils sont privés.

Au reste (il est bon de vous en avertir) supposé que vous soyez pour les fibrilles du cerveau, & non pas pour les traces, nous n'aurons point de bruit sur cet Article. Je ferai quadrer à merveilles mon sistême au vôtre. J'imite en cela les Physiciens d'un certain poids; je ne prens interêt qu'aux choses qui sont de mon invention.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous dire sur ce sujet. J'attens que votre décision me soit favorable, pour m'entêter de ce sentiment. Je sçai qu'il souffre quelques difficultés, mais je sçai aussi qu'on fait peu de cas d'une objection, pour peu qu'on ait de cet esprit qu'on appelle sistématique. Je suis, Monsieur, &c.

CHAPITRE XIV.

Passions qui accompagnent l'Amour.

Aimer ou haïr quoique ce puisse être, désirer ce que l'on aime, fuir ce que l'on haït; voilà l'abrégé de toutes nos pensées, le principe des mouvemens de notre cœur; le premier mobile de toutes nos actions. Voilà l'homme.

Du plus bas étage montez par dégrès aux gens du premier rang & du mérite le plus distingué, vous trouverez que tout le monde aime, haït, désire, & agit en conséquence. Toutes nos actions en reviennent là. Quelque mouvement que vous sentiez en vous-même, suivez-les de près, sondez exactement votre

cœur, & vous verrez qu'ils émanent d'un principe d'amour ou de haine, soit à l'égard des choses qui se présentent nuement à l'esprit, soit à l'égard de celles qui frappent les sens.

Toutes les autres passions prennent leur origine de celles-là, ou plutôt n'en sont que les modifications différentes, ensorte que suivant les différens rapports où l'Amour, par exemple, se trouve avec son objet, il change de nom, & prend celui de tristesse, de joye, d'espérance. Car dans ces circonstances, la tristesse n'est que l'Amour d'un bien passé, la joye n'est que l'Amour d'un bien présent; l'espérance n'est que l'Amour d'un bien futur.

Il ne paroît pas douteux qu'une légere inclination pouvant se trou-

ver dans les mêmes rapports avec son objet, que le penchant le plus marqué peut aussi exciter les mêmes passions. Mais cette lueur d'inclination ne nous intéresse pas assez; notre imagination passe légerement sur les différens rapports, où les circonstances des choses la placent vis-à-vis de son objet; & les passions qui en résultent sont si tranquilles, & nous remuent si peu, qu'elles ne méritent pas ce nom. Il n'en est pas de même d'un penchant décidé, il a trop d'ascendant sur nous. Ses moindres rapports avec son objet touchent sensiblement notre ame, & les passions qui en naissent, ne peuvent être que très-violentes.

Or de tous les penchans que nous pouvons avoir pour quelque chose que ce puisse être, il n'y en a point

qui agisse plus puissamment sur nous, que celui qui naît par l'action de la matiere Simpathique ; & celui-là seul, à proprement parler, mérite le nom d'Amour. Il ne faut donc pas s'étonner de la violence des passions qui accompagnent celle-là.

L'ame blessée au vif perd de vûe toute autre chose, & ne s'occupe que de son Amour & de son objet. Elles les contemple par toutes leurs traces; aucun de leurs rapports ne lui échappe, & par conséquent il n'y a point de passions dont alors elle ne soit susceptible.

De là vient qu'un Amant est ordinairement en proye à toutes les affections de l'ame les plus vives, & qui paroissent même les plus incompatibles. Une passion ne sort de son cœur que pour faire place à quelqu'autre, & pour y rentrer un

inſtant après. Chez lui c'eſt un flux & reflux continuel. Il eſt humble & fier, timide & courageux, ambitieux & rampant, tranquille & emporté. L'eſpérance & la crainte, la préſomption & le déſeſpoir, l'inquiétude, la jalouſie, l'envie & leurs contraires s'emparent de lui, & le maîtriſent avec un empire proportionné à la force de ſon Amour.

Socrates faiſoit ſur ce ſujet un aſſez joli conte. Il me prend envie de vous en faire part.

Un jour Jupiter s'aviſa de vouloir régaler toute la Cour céleſte. Il fit préparer un feſtin, & y invita tous les Dieux & toutes les Déeſſes de l'Univers, excepté la Déeſſe de la Pauvreté. Le bon Jupiter n'avoit ſeulement pas penſé à elle, & même elle n'auroit pas ſçu que les Citoyens du Ciel étoient dans l'inten-

tion

tion de faire une débauche complette, sans la Déesse de la Renommée, Déesse la plus babillarde du monde; qui ne manqua pas de lui raconter tout. La Pauvreté bien instruite se trouva fort exactement le jour marqué, à la Maison de Jupiter. Selon sa coutume, elle se plaça à la porte; & de-là observoit tout ce qui se passoit entre les Dieux. Vers la fin du repas, le Dieu de la Richesse quitta la Table, & sortit. Il avoit bû plus que de raison, le Nectar lui avoit monté à la tête, il avoit besoin de repos. Il entra dans le jardin de Jupiter, & s'étant couché sur le gazon il s'endormit. Notre Déesse le vit & en fut éprise. La Pauvreté éprise de la Richesse, cela n'est point surprenant. La pauvre Déesse brûloit sous ses haillons. Que faire? Elle alla join-

tre le Dieu de la Richesse dans le jardin, & là ..... on m'entend. Au bout de neuf mois elle mit au monde une petite créature, à qui elle donna le nom d'Amour. On s'apperçut bientôt que le petit Amour avoit beaucoup de l'humeur de son pere le Dieu de la Richesse, & de celle de sa mere la Déesse de la Pauvreté. Du côté de son pere, il hérita de la valeur, de la témérité, de l'ambition, de la présomption, de l'orgueil, &c. Du côté de sa mere, il hérita de l'humilité, de la bassesse, de la méfiance, de la crainte, du désespoir, &c.

Ainsi l'Amour est grand & petit; il est vertueux & vicieux, il est bon & mauvais, il est tout & n'est rien.

F I N.

